



STUR

REVUE D'ÉTUDES
NATIONALE BRETONNE

14 & 15

Juillet-Septembre
Octobre-Décembre
1938

Prix : 15 Frs

STUR

REVUE D'ÉTUDES NATIONALE BRETONNE

CINQUIÈME ANNÉE — N° 14 — Juillet-Septembre 1938

SOMMAIRE

A PROPOS DE NOTRE NUMERO DOUBLE.....	5
Editorial. — D'UN VIEUX MONDE.....	7
LE MYTHE CELTIQUE ENCHANTE, par R. Glémarec	19
WAR VEZ MARI GLOAHEG-KALLOCH, par Y. Drézen	44
Correspondance. — A PROPOS D'UNE MEDECINE BRETONNE, par le docteur R.	48
Nos lecteurs nous écrivent. — POUR UNE POLITIQUE GENERALE	54
CELTES ET FRANÇAIS	55
NOS DISQUES	58

RENSEIGNEMENTS

DIRECTEUR : O. Mordrel. — **ADMINISTRATEUR** : Y. Bricler.
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Boîte Postale 37, Quimper, Bretagne.

ABONNEMENTS. — Un an: Bretagne et France, 40 francs. — Autres pays : 50 francs.

VENTE AU NUMERO. — Bretagne et France, 10 francs. — Autres pays : 13 francs.

ENVOIS D'ARGENT : (Par chèque postal) Yan Bricler, Administrateur de « Stur », C. C. 18.977, - Rennes, Bretagne.

PARUTION. — Quatre fois par an

CORRESPONDANCE. — On est prié de joindre un timbre pour la réponse, et d'accompagner les changements d'adresse d'un franc en timbres. — On peut écrire en breton, français, anglais et allemand.

COLLABORATIONS. — Sauf convention contraire, les manuscrits ne sont pas rendus. La copie doit nous parvenir au plus tard un mois avant la date de la parution.

« LES AMIS DE STUR ». — Société pour le développement de la revue. Cotisation annuelle, ad libitum, minimum 5 francs. — Envoi des statuts sur demande.

ECHANGES. — Tout journal ou revue désirant faire l'échange avec « Stur », doit en faire la demande à l'administrateur.

DROITS DE REPRODUCTION. — Réservés pour tous pays.

A propos de notre Numéro Double



Le surcroît de travail et de responsabilités qui s'est abattu sur nous depuis quelque temps, ainsi que les événements extraordinaires qui viennent d'avoir lieu, nous ont obligé à publier en une seule édition nos numéros d'été et d'automne 1938.

Nos lecteurs auront attendu, mais ils n'auront pas été volés. Ils trouveront sous cette couverture le même nombre de pages qu'en deux livraisons séparées.

Ce qui est étonnant, ce n'est pas que nous ayons du retard, c'est que nous vivions !

Il est très réconfortant pour nous de constater que malgré notre irrégularité de parution, — bien involontaire et espérons-le toute momentanée, — notre public n'a cessé de s'accroître et nos collaborations de s'étendre. Nous le répétons encore : la vie de STUR est assurée, si aucune défection ne se produit et si l'effort du passé se continue.

Nous constatons, non sans fierté, que notre revue, dont le niveau est généralement au-dessus de celui des revues françaises correspondantes, PAIE SES FRAIS avec 300 abonnés et près de 50 donateurs annuels. Deux cents abonnés de plus, — que nous aurons, je l'espère, d'ici deux ans, — nous permettraient sans doute de nous développer et de rétribuer nos collaborateurs, comme il se doit. Non pas que nous ayons le fallacieux espoir de leur faire « gagner de l'argent », mais nous pourrions leur verser des hono-

raires qui, pour réduits, n'en seraient pas moins symboliques de notre solidité et du caractère réaliste de notre effort.

Nous aimerions, et tous les Bretons avec nous, AIDER A VIVRE ceux qui consacrent à la cause bretonne le meilleur de leur temps.

Qu'une revue comme STUR puisse se maintenir et se développer, en 1938, dans un petit pays comme le nôtre, — de l'étendue d'une province, — en révèle long sur la qualité de la Bretagne et sur l'avenir de son mouvement national.

Rédactionnellement, la vie de STUR est également assurée. Si des mesures de Justice nous privaient un jour prochain de notre liberté, notre revue continuerait à paraître comme devant.

LA DIRECTION.

ÉDITORIAL

D'UN VIEUX MONDE

Il y a quelques vingt ans, si nous avons bonne mémoire, parut en Bretagne un livre portant ce titre. Le « Vieux Monde » c'était, dans l'esprit de l'auteur, le peuple breton, dont Alphonse de Châteaubriant mieux inspiré, a dit depuis qu'il était un « peuple-eau-de-source ».

L'ouvrage auquel nous faisons allusion, pour insinuant qu'il soit, présente cet intérêt d'être l'un des derniers écrits par un Breton dans l'esprit de funérailles mis à la mode par les émules du grand René. Nous ne songeons plus aujourd'hui à considérer dans la naïve et impatiente jeunesse qui nous entoure, les derniers témoins d'une race qui disparaît. La race qui disparaît, elle est là-bas dans l'Est, au milieu des riches terroirs désertés. La race qui disparaît, c'est la France qui appelle nos fils pour labourer sa terre et peupler ses chantiers. C'est la France qui ne sait plus ni vouloir, ni lutter.

C'est elle qui cesse d'être.

C'est elle le « vieux monde ».

**

Un peuple se fait autour d'un principe, comme une famille autour du foyer qui la réchauffe et la nourrit. La France autrefois a eu le sien : le roi. On était au « service du roi ». On faisait foi à la « justice du roi ».

Il ne reste rien de ce roi et rien ne le remplace.

La France vit encore des bribes de son héritage et elle se pare de sa légende de soleil quand elle veut que l'étranger ait d'elle une meilleure opinion. Pour recevoir l'Anglais, la République a coiffé le Syndicat des Gens-de-Maison de la perruque à marteaux des valets de Versailles.

Napoléon est venu. La France a eu son épopée : le Corse avait retrouvé le style des grandes chevauchées. La France a cru en elle-même, ou plutôt en sa force. Mais cet enthousiasme qui s'adressait à un homme et qui prenait ses racines dans un corps d'exception, l'armée, était étranger à l'essence de la nation. « Cela m'est égal qu'ils parlent allemand, disait l'Empereur de ses Alsaciens et de ses Rhénans, pourvu qu'ils sabrent en français. »

Les charges à la baïonnette de 1914, à 1.500 mètres au devant des mitrailleuses, furent la dernière réminiscence de la grande ère césarienne.

Aujourd'hui l'idée monarchique n'est plus qu'une opinion ; sa prise sur la mystique populaire, — seul levier national, — est nulle. Et le bonapartisme n'est plus qu'un souvenir de famille.

La France s'est perdue et elle se cherche sans se retrouver. Il est presque autant d'idées de la France qu'il est de Français. Pour les républicains, la France commence en 1789 ; pour les traditionnalistes, elle finit à la même date. Pour les uns, la France c'est la libre-pensée, pour les autres c'est le catholicisme. Les cœurs généreux qui voudraient tout concilier dans une impossible synthèse, aboutissent à d'in vraisemblables mariages : César et Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Gambetta, Jean-Jacques Rousseau et Charles Maurras, aussi stériles et décevants les uns que les autres. Car il en est de « l'âme » de la France comme de ses parlars et de ses paysages ; ses éléments disparates et antinomiques ne peuvent pas plus se fonder dans une unité que le village alémanique d'Alsace, le hameau celtique de Bretagne, la paillote de la Martinique et la « ville » latine du Midi exprimer une harmonie quelconque.

Les thuriféraires de cette bigarrure de races, de climats, de langues, d'esprits affectent de tirer vanité

de la « diversité » française. C'est une pirouette. Au vrai, cette diversité les gêne et les inquiète. La seule idée durable qu'ait eue le régime, sa seule politique suivie a été le nivellement des particularismes, l'unification par tous les moyens des peuples de France au bénéfice d'un type d'homme uniforme et conventionnel, — rationaliste, laïc et républicain, — de Madagascar à Lille et de Nancy à Port-au-Prince.

Longtemps l'utopie démocratique a donné aux Français, privés de roi, l'élan et l'ardeur que confère le sens d'une mission. Ils ont duré le temps qu'a duré l'illusion dans le progrès de l'espèce humaine et tant qu'il y a eu des bas-de-laine à vider, ces fameux bas-de-laine français qu'avaient remplis des siècles de patiente politique et de stricte économie. Aujourd'hui, à son tour, la foi républicaine est morte. Elle n'inspire plus que des chienlits : le « film de l'Exposition » ou les défilés symboliques du théâtre de « culture » du Front Populaire.

Quel sentiment les Français peuvent-ils avoir encore de la France ? Ils ne s'en soucient même pas. « Franc » n'est plus pour eux qu'une étiquette... Ils n'ont plus pour la patrie les paroles du croyant, les soins de l'amant. Ils ne la sentent plus dans leur chair : ils discourent. Ils discourent, comme si rien ne se passait en eux et autour d'eux, qui menace le cadre dans lequel ils sont habitués à se mouvoir pour leur commodité. Ils ne vivent plus dans le temps, — l'expérience d'hier éclairant l'inconnu de demain, — mais dans le moment. Ils ne savent plus qu'une grande nation nait de l'offrande de chacun et se maintient par le sacrifice de tous. Ils ne comprennent pas que seuls des Français, et non pas des Sénégalais, peuvent sauver la France au vrai sens du mot. Ils ne veulent plus donner, mais recevoir. Pas un de leurs partis politiques, pas une de leurs ligues de salut public qui, derrière la façade de ses belles déclarations, n'ait finalement pour but véritable la sauvegarde d'intérêts particuliers !

C'est un trait des groupements politiques français les plus remuants d'être avant tout « anti » et d'être bien décidés à n'entreprendre aucune action risquée. C'est un trait de la France moderne qu'aucune poussée d'idéalisme national ne parvient à trouver une âme.

que toutes retombent dans les vieilles formules et se dissolvent dans une quelconque formation électorale classique.

Pour les meilleurs des Français, un « mouvement » n'est plus une bataille, — où l'on risque tout, sa fortune, sa liberté, sa vie — mais une carrière comme une autre.

La France ne vit plus.

**

Une âme nationale est portée dans le sein d'une société bien faite comme dans un beau vase : il n'y a plus de société française.

L'ancienne France tenait bon dans le cadre de son aristocratie intelligente, sensible et belliqueuse, « sociale » même et sur le tard infiniment trop « sociale » puisque c'est elle qui, avec son amour des « philosophes », a creusé sa propre fosse.

Il n'y a plus de nobles. Quelques familles de bonne race végètent encore dans de petits domaines de province, en train de perdre leurs dernières dépendances et de couper leurs derniers bois. Les grands noms sont vendus et les familles qui les portent n'appartiennent pas plus au peuple que n'importe quelle colonie étrangère de Paris.

Portée au pouvoir par la noblesse démissionnaire, la bourgeoisie traditionnelle résumait toute la puissance française au XIX^e siècle ; elle remplissait les cadres de l'administration de têtes solides qui administraient, ceux de l'armée d'officiers fanatiques, ceux du commerce et de l'industrie de négociants entrepreneurs, d'ingénieurs qui renouaient les techniques. L'Europe, le monde enviaient à la France sa bourgeoisie, pépinière de patriotes et de chefs, mais sèche de cœur et courte d'idéal.

Cette bourgeoisie est condamnée à son tour, victime de son égoïsme et de son sordide amour du profit, haïe par le menu peuple qu'elle a trop longtemps exploité sans merci. Sous une forme plus large, la fameuse « classe moyenne » française, dépossédée par les faillites successives de l'Etat, par le régime successoral et par les différentes formes de l'impôt sur le capital, écartée de ses fonctions dirigeantes par la

socialisation de l'économie et détournée du pouvoir politique par le jeu électoral, se dissout par fragments dans le magma indifférencié des grandes villes.

Aussi défavorisée qu'elle, sinon davantage, la classe paysanne, — ici on peut parler de « classe », — est ruinée par la politique agricole des gouvernements d'avocats d'affaire et de marchands de vins, concassée par le Code Civil qui lui fait plus de mal en une génération que trois invasions en un siècle, dégoûtée de son métier par l'école primaire, déracinée par la centralisation, démoralisée par le laïcisme et la civilisation américano-parisienne ; elle ne croit plus à sa mission, elle perd sa fécondité. Les « intouchables » de la République désertent la terre pour devenir des « hommes comme les autres ».

Au-dessus de ces deux classes de français, qui sont l'homme de troupe et l'officier de l'infanterie de la Marne, mais que la roue meurtrière du régime écrase du même mépris et des mêmes lois d'exception à rebours ; au-dessus de ces deux classes, restées dans l'ensemble encore saines, aptes à servir et à engendrer, — et qui semblent condamnées précisément pour cette raison-là, — prospère la caste des profiteurs du système, trainant derrière eux l'innombrable clientèle qui leur sert de garde du corps et qu'ils doivent combler de présents pour prix de sa fidélité.

La finance, c'est-à-dire le monde juif international, mène le bal. (C'est une banalité que de le dire, mais il est banal aussi de dire que le cyanure est un poison.) Elle est servie, sans une velléité de révolte, par les politiciens du régime, dont la fonction essentielle semble être de détourner l'attention du public par un jeu savant de marionnettes, tandis que le travail sérieux se fait dans la coulisse. C'est une caractéristique de la France moderne que d'être tombée entre les mains de cet assemblage d'affairistes de la politique et de politiciens d'affaires, passés maîtres dans l'art de triturer la foule anonyme des villes, abruties à souhait par la presse à scandales, l'alcool au pas de la porte, le cinéma à sensations et la pornographie sous toutes ses formes, devenus pour eux des moyens d'action normaux et intangibles. Cette foule qui n'a plus de patrie, parce qu'elle n'a plus

ni terre natale, ni ancêtres, ni traditions, a toutes leurs faveurs. C'est elle qui fait pencher la balance électorale, c'est pour elle qu'on légifère, c'est elle le « peuple », c'est elle « l'opinion ». (En fin de comptes, le système se retournera, se retourne déjà contre elle, car elle vit du reste et le reste s'en va.)

Voilà la France : rien pour ceux qui font le pain, tout pour ceux qui le mangent. En bas le meilleur, en haut le pire. Aucun peuple ne peut résister à ce traitement.

Tous ces Français, séparés par leurs rancunes et leurs appétits opposés, se détestent cordialement. Entre eux, n'existe aucun contact fécond et sincère. Une seule chose les maintient encore ensemble : la peur. Dernier et terrible signe de leur fin qui approche.

**

Une nation naît quand elle se resserre, elle meurt quand elle se dissocie. La France dissociée horizontalement va se dissociant verticalement.

Longtemps les Etats ont été au-dessus des peuples. Aujourd'hui, ils tendent partout à exprimer les peuples. Là où vivent des peuples différents par les origines ethniques et par la langue, un Etat unique et unifié répond de moins en moins aux aspirations et est de moins en moins concevable. Il y a en France une terre d'Oïl qui est de tradition gothique, de sang gaulois et germain, et une terre d'Oc qui est de tradition méditerranéenne, de sang ligure et romain. Le roi pouvait recouvrir cela, le « peuple » le découvre. Un jour, il naîtra au sentiment d'une mission nouvelle qui ne sera pas celle de défendre une unité française, découronnée de ses symboles de chair, devenue une vague abstraction sans attrait, mais le renouvellement de son mode de vivre.

Il existe de plus en France des nationalités minoritaires, comme les Bretons, des fragments de familles ethniques voisines débordant sur le sol français, les Alsaciens-Lorrains, les Corses, les Catalans, les Flamands, les Basques, que d'autres pôles que Paris attirent déjà. Les cassures sont faites.

La France n'échappera pas au courant nouveau.

Le fédéralisme est une idée française, le racisme est une idée française, le régionalisme est une idée française, que résumant trois noms : Proud'hon, Gobineau, Mistral. Ces idées ne sont pas nées en France par hasard : elles sont le produit nécessaire de la nostalgie du sang et du sol natal chez des peuples doublement déracinés par l'humanisme et la centralisation. En approfondissant les réalités de l'homme français, on perd de vue la France.

Il ne sera bientôt plus possible de faire admettre à l'homme thiois de Dunkerque (*Duynkerke*) ou de Boulogne (*Boonen*) qu'il est de la même pâte que celui de Perpignan (*Perpinya*) ou d'Ajaccio (*rien à changer à ce pur vocable italien*). Il n'est déjà plus question de rendre l'homme celte de Quimper (*Kemper*) ou l'homme alémanique de Sélestat (*Schlettstadt*) à l'idée qu'il appartient à la même nation que l'homme du Pays basque (*Euskadi*) ou que le naturel noir d'Ébène de Dakar, « français » tout autant que lui par la grâce de la Convention Nationale.

Lille qui travaille, Marseille qui profite ; entre les deux le fossé du mépris et de l'envie, de la race, de la conception de la vie.

Strasbourg et Brest qui souffrent, Paris qui rit ; entre eux le fossé de la rancune et de la haine, de la langue, du sang, de la nationalité !

La France n'a plus assez de force d'absorption pour réaliser ces dualismes.

Résumons : Politiciens d'affaires contre bourgeois nationaux, ouvriers contre paysans, Paris contre provinces, catholiques contre laïcs, Nord contre Sud, Français unifiés contre Minoritaires, Indigènes contre Immigrés, peut-être demain Aryens contre Juifs...

Rien pour réunir tout cela, rien pour concilier, fédérer, élever ensemble dans une grande pensée.

Plus qu'un grouillement...

Un « vieux monde » qui s'enfoncé !

**

Les Français qui ont conservé de l'amour propre ne veulent pas admettre la décadence de leur pays. Ils disent : la France en a vu d'autres, elle s'est toujours relevée.

La France en a vu d'autres, justement ; elle n'en avait encore jamais vu de semblables. Elle a connu dans son histoire des périodes de désordre et de licence, mais dans le même temps elle avait des hommes forts et des familles nombreuses.

Aujourd'hui elle est atteinte à la source de vie. Aucun « miracle français » ne rendra jeune ce qui est vieux, ne rendra au Bas-Empire le destin de la Rome primitive.

On n'a plus de goût en France pour l'effort aride et prolongé, le seul qui rapporte ; on rejette les disciplines et les privations, qui sont la condition même de l'essor d'un peuple.

Les Français veulent bien entendre parler d'abnégation à la fin d'un banquet, mais ne veulent pas qu'on la leur impose. Celui qui doit payer, c'est toujours « l'autre ». Leur seul but de vie semble être, à tous les échelons, la recherche du plaisir, héritage de leur plantureux et optimiste XIX^e siècle.

Qu'importe Staline, Hitler et le reste ! La France continue à produire du bon vin, des viandes savoureuses, des fruits, des filles potelées, c'est cela la raison de vivre, c'est cela qu'il faut garder.

Les Français hélas ne sont plus de taille à le garder. Ils ne savent plus ce que c'est qu'un chef qui risque sa propre existence afin de pouvoir tout exiger des siens. Ses chefs sont comme lui, ils veulent vivre agréablement, avec le moins d'ennuis possible.

Les idées vont de pair avec les mœurs. On s'obstine à défendre l'idéal des accomplissements individuels, on exalte « la personne humaine ». Ce peuple chez qui les vieillards deviennent plus nombreux que les enfants se fait de la vie une conception en accord avec ses goûts séniles et ses aptitudes amoindries. Il prêche la haine de la force, dont il dénature la notion même pour la confondre avec la brutalité, alors que force veut dire santé et pouvoir. Il s'horripille devant les œuvres de destruction, comme si l'histoire du monde n'était pas une suite de destructions et de reconstructions. Il n'est pas un de ses conflits de politique intérieure qui ne se termine en scènes ou simulacres de réconciliations, alors qu'il y a encore un siècle Paris se couvrait de barricades pour un

mot. Envahi par une immense vague de sensiblerie, il croit à la conciliation et à la tolérance. Place pour le vrai et pour le faux, pour le mal comme pour le bien !

La décadence n'est pas autre chose que cette répugnance devant les brutales explosions de la vie, cet engouement du stratifié, du définitif, toute cette recherche de plaisirs raffinés, ce « chacun pour soi ». La décadence, c'est cette impuissance de la France à imaginer des solutions et à les imposer, cet aveuglement qui lui fait croire qu'une fois pour toutes elle a la vérité, qu'elle n'a plus à bouger et que des combinaisons ou des discours peuvent lui conserver une place que seules sa force, son intolérance et sa fécondité d'antan lui ont assurée.

Il est enfin d'autres signes qui ne trompent pas.

**

Par exemple, la préférence accordée à l'immigré de race inférieure et de peau sombre sur le travailleur blond des pays du Nord, jugé indésirable et refoulé aux frontières.

Par exemple, la place de la femme dans la société. Le féminisme anglo-saxon est une erreur et un signe de désarroi social profond. L'efféminisme français est un symptôme beaucoup plus grave.

La femme a toujours eu en France une situation privilégiée, mais l'homme avait la vie publique et Dieu les autels.

Aujourd'hui, la femme, la petite femme et non point la vierge ou la mère, c'est-à-dire la femme dans ce qu'elle a de plus futile, de plus animal et de plus débilitant, est devenue l'idole de tout un peuple. Elle personnifie son idéal de sensualité, de divertissements, de mollesse, et d'arts décadents. On lui consent tous les sacrifices. Les ménages n'ont pas d'argent pour élever des enfants, mais ils en ont autant qu'il faut pour faire vivre largement les coiffeurs, les marchands de fards et les couturiers. Toute la société, ses cérémonies comme ses institutions tendent à mettre la courtisane sur un pavois et à faire de la femme nue, offrant ses charmes comme une prostituée, l'image destinée à nourrir l'imagination des jeunes garçons.

La femme en France n'est plus « la mère des guerriers » ou la compagne du labeur, elle est l'instrument de plaisir, la joie des regards, le passe-temps préféré. Elle est le but. Et ceci est une effroyable décadence, car aucune race ne peut survivre à de pareilles conceptions.

L'influence de la femme et de ses goûts est devenue envahissante. Les modes masculines, la société dans son ensemble se sont efféminées. La femme est reine en France, comme en Allemagne l'homme, et d'abord l'homme qui porte un glaive, est roi.



Ecoutez maintenant la triste histoire des gnous et des zèbres africains :

« Une loi inéluctable gouverne la faune africaine, de l'éléphant aux mammifères les plus petits : ce sont les meilleurs qui prennent charge du troupeau et qui jouent pendant la saison des naissances, le rôle de père et de protecteur envers les jeunes... Les buffles, les cannas, les oryx et bien d'autres espèces herbivores observent rigoureusement le principe qui veut que la propagation de l'espèce soit confiée aux plus aptes...

« ... Chez les buffles, les cannas et quelques autres antilopes, les mâles vaincus sont chassés du troupeau. Il n'en est pas ainsi chez les gnous et chez les zèbres, qui ne pratiquent pas cet ostracisme : tous les mâles prennent part, avec la même activité, à la propagation de l'espèce. Il en résulte un très haut pourcentage de jeunes individus qui, héritant de la médiocre constitution de leurs procréateurs, continueront à détériorer l'espèce. Cette cause amènera tôt ou tard l'élimination du gnou bleu et du zèbre, comme elle a déjà provoqué l'extinction du gnou noir et du petit quagga sud-africain...

« ... Comme la progéniture suit invariablement la ligne du parent le plus faible, qu'il s'agisse d'animaux ou d'êtres humains, il n'est pas difficile de prévoir le sort de ces espèces si quelque chose n'est pas tenté pour conjurer le destin » (1).

(1) *La Grande Chasse en Afrique*, par Marcus DALY, Payot, Paris.

C'est pourquoi si demain veut que tout soit remis en question, l'architecture de la société aussi bien que la répartition des richesses de la terre, la France ne sera pas d'un bois assez serré pour passer au travers de l'épreuve et la gagner.

Le monde sera aux peuples qui s'élancent, pauvres, durs, exclusifs.

Qui veulent réussir et qui en prennent les moyens ; qui, comme toutes les espèces appelées à dominer, ont le goût de la force, le sens des nécessités de l'action, le respect des hiérarchies éprouvées.

Qui se rient des dogmes d'égalité et de fraternité considérés comme une recette de bonheur universel ; qui ne veulent nullement la paix à tout prix, mais la vie à tout prix.

Qui veulent des chefs exigeants et non point des flagorneurs, des chefs qui soient à l'opposé de Rousseau, et très différents d'un Maurras, trop civilisé pour anéantir qui que ce soit ailleurs que sur une feuille de papier.

Demain appartiendra aux peuples qui auront retrouvé, pour leur propre compte, le style conquérant et qui se seront éduqués non pour conserver, mais pour prendre.

Les grandes époques sont des époques de renversement de pouvoirs et de valeurs. Nous y entrons. Mais ce sont aussi des époques de force. Elles sont grandes dans tous les sens, dans le « crime » comme dans la « vertu ». Elles n'aiment ni la tolérance, ni le compromis. Elles fournissent en surnombre les hommes impétueux et réfléchis, tour à tour sensibles et impitoyables, qui n'hésitent jamais à renverser de leurs mains les barrières vermoulues, pour frayer une route à ceux qu'ils mènent.

Demain appartiendra à un type d'hommes que le « vieux monde » ne produit plus.

Dans notre petite Bretagne, croyante et affamée, nous voyons ce type d'homme pousser dans chaque sillon. L'Irlande, qui n'a pas encore eu la révélation de sa mission si grande, en est pleine.

Salut aux hommes de demain !

Ainsi que nous nous sommes souvent plu à le dire, *STUR* est moins une revue de doctrine qu'un organe de recherches. Nous avons, l'année dernière, exprimé notre idée de la « race bretonne », en mettant l'accent sur l'élément déterminant de son originalité : le celtisme ancien. Aujourd'hui, notre collaborateur, R. Glémarec, — dont on a lu le bel exposé : « Les théories historiques d'Oswald Spengler », — attire notre attention sur deux points qui lui paraissent très importants : 1° l'héritage spirituel de la race préhistorique armoricaine, recouverte mais non détruite par les Celtes ; 2° l'essence celto-chrétienne, et non point purement barbare, de notre culture nationale. Sans faire entièrement nôtres les points de vue de R. Glémarec — qui vont même sur certains sujets à l'encontre de ce que nous considérons comme établi — nous avons tenu à les faire connaître à nos lecteurs. Ils verront eux-mêmes la part d'hypothèse que renferme le « mythe celtique enchanté » que Glémarec oppose au mythe philologique « aryen » ou indo-germanique, comme pour donner SA LÉGENDE au « racisme breton ». Pour notre part, nous nous sommes très volontiers associé au remarquable effort de notre collaborateur. Si nous n'avons pas accepté, comme il nous le demandait, de signer cet essai avec lui, c'est parce que notre collaboration n'a guère affecté que la mise en œuvre pratique et la présentation des notes qu'il nous a fait lire.

O. M.

“ LE MYTHE CELTIQUE ENCHANTÉ ”

Nous n'avons pas voulu aborder ce grand sujet d'une manière systématique, car les questions si amples, souvent si fraîchement entamées, que nous abordons, sont encore aujourd'hui trop difficiles à mettre au point d'une façon « objective » et surtout définitive. Nous ne sommes d'ailleurs plus ici dans le domaine de la science pure, mais dans celui de la science de l'homme *entier*, dont la compréhension, même quand deux ou trois mille ans nous séparent de lui, exige un effort de l'imagination et la présence d'une sympathie qu'expliquent peut-être de très anciennes affinités.

Nous sommes de ceux que la légende romantique dont s'est paré pour nous dans les débuts le mot « Celte », a cessé de contenter. Nous voulons nous sentir Celtes d'une façon *exacte*, savoir ce que nous sommes dans ce mot, et non pas nous déclarer satisfaits d'un vocable qui ne traduirait qu'une vulgaire xénophobie. Nous avons applaudi, sinon participé, aux efforts faits, notamment dans cette revue, pour dégager les origines de notre peuple et il semble que beaucoup ait été déjà mis en valeur depuis quelques années. Nous croyons cependant qu'il reste encore pas mal à faire, pour tirer parti de la richesse d'*atouts* que représente la millénaire tradition armoricaine et bretonne.

Quand on a visité Carnac, ses alignements, ses tumuli, son musée, et qu'on se représente *tout le peuple* qui a vécu là, qui a retourné cette terre, qui a bâti, aimé, souffert, prié, combattu, on a peine à croire qu'il n'en soit rien resté ; que ceux qui sont venus ensuite n'aient rien adopté de ce qu'ils rencontraient là de fort et d'élevé. Gavrinis, — et nous nous en expliquerons, — a peut-être autant d'importance pour l'orientation de notre culture que tout le cycle littéraire celtique du Moyen-Age.

De même, quand on se représente en esprit toute cette grandeur bretonne dont nous sommes directement issus, que remplit la matière chrétienne et que dominent les symboles chrétiens, on doit bien reconnaître là aussi un fait qui donne à réfléchir. Parler des Celtes anciens, venus du Nord et qui croyaient en Teutatès, c'est bien, c'est essentiel. Mais tout, sans doute, ce qui nous fait, ne vient pas d'eux ; et pour aller jusqu'à eux, il nous est interdit de sauter par dessus des siècles de réalité bretonne. Le mythe breton n'est pas fait d'un seul élément et les formes vivantes à travers lesquelles il s'est transmis jusqu'à nous en sont inséparables.

LA CULTURE « FAUSTIENNE »

L'époque du *Haut-Moyen-Age*, x^e et xi^e siècles, — qui est d'après Spengler celle de la naissance de la culture « faustienne », — est décisive, et plus importante pour comprendre la religion encore vivante du peuple breton, comme celle aussi des autres peuples de l'ancienne « Chrétienté », que la période antérieure barbare, au fond très anarchique, païenne ou romaine.

Cette période antérieure, chez les Celtes, était déjà christianisée, au moins extérieurement, et l'influence des monastères donne leur caractère « chrétien » aux cycles littéraires celtiques en gallois, français, allemand (1).

(1) Louis GOUGAUD, *Les Chrétientés Celtiques*, 2^e édit., Paris, Gabalda, 1911 (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique). Les missions irlandaises y sont décrites, p. 134-174 ; leur rôle décisif dans la conversion des barbares et la préparation de la chrétienté médiévale est esquissé, en français, par Chr. DAWSON, *Origines de l'Europe*, p. 203-211 (voir ci-dessous note 14), et surtout, en allemand, par H. ZIMMER : *Ueber die Bedeutung des irischen Elementes für die mittelalterliche Kultur* (Preussische Jahrbücher, tome LIX, 1887).

Les cycles irlandais seuls sont païens (Cycles des Dédann, des Ulates, *Tain bo Cualngé...*) ; mais ils semblent aussi beaucoup plus anciens, remontant à un ou plusieurs siècles avant J.-C. Reste-t-il quelque chose de ces traditions païennes dans l'Irlande actuelle comme aussi dans notre vieille Armorique ? C'est une évidence, si l'on songe aux pratiques religieuses populaires encore vivantes malgré l'effort du clergé pour les déraciner depuis le xvii^e siècle et si l'on s'en rapporte aux conceptions populaires concernant le destin de l'homme, l'âme et le corps, Dieu et l'au-delà, telles qu'elles apparaissent dans les relevés folkloriques (2). Même en plein Moyen-Age chrétien, d'où découle directement notre bretonisme moderne, la conception chrétienne du monde doit livrer un perpétuel combat aux façons de vivre inhérentes à la nature bretonne, et qui lui sont souvent diamétralement opposées.

Mais en Germanie le paganisme était encore nettement manifeste à l'époque créatrice faustienne du Haut-Moyen-Age. Les Saxons n'ont été convertis qu'en 800, et de quelle façon ? Les Scandinaves qu'après 900 et 1000. De là l'aspect prédominant païen des classiques du Nord non celtiques : les Sagas et l'Edda. Le christianisme s'y fait parfois sentir, mais de façon encore incertaine. C'est au fond le même mélange christiano-nordique qu'en pays celtique, mais le dosage est inverse (3).

A notre avis, ce substratum mythologique est encore valable aujourd'hui. En ces questions, qui sont au fond purement psychologiques, c'est le fond qui compte aux yeux du peuple, mais eu égard aussi à la forme. Or celle-ci, chez nous, est chrétienne. Ceux qui voudraient sortir de là, ne rétabliraient qu'un paganisme seulement littéraire, celui de Cuchulain (i^{er} siècle avant J.-C.), qui a été exhumé par des savants et dont plus un Celte

(2) A. LE BRAZ : *La Légende de la Mort chez les Bretons Armoricaux*, 2^e éd., Paris, P. Champion, 1928, 2 vol. in-8°. Véritable somme des croyances religieuses traditionnelles du peuple breton, avec tout ce qu'elles véhiculent de mythologie pré-chrétienne.

(3) Paganisme nordique pré-chrétien : pour les Celtes, on trouvera un bon exposé de leur mythologie, clair et complet, dans HUBERT, *Les Celtes*, vol. II, p. 285-300 (voir ci-dessous note 13). Rien de comparable n'existe, en français, pour la religion des Germains et des Scandinaves, le livre du suédois T. E. KARSTEN : *Les anciens Germains, introduction à l'étude des langues et des civilisations germaniques* (Bibliothèque scientifique, Payot, Paris, 1931, 40 frs) étant avant tout une étude linguistique, utile à consulter d'ailleurs.

vivant n'avait conscience. Ce n'est pas cette matière là dont nous sommes traditionnellement inspirés. Tandis qu'avec les magiciens païens Merlin, Tristan, mais aussi les chevaliers chrétiens du Saint-Graal, nous touchons encore aujourd'hui l'âme populaire de nos pays — parce qu'elle a reçu son empreinte définitive aux x^e et xr^e siècles, par ces légendes mêmes. — Ce n'est pas au fond les rois bretons, Nevenoë, Salaün, qui importent à Paimpont, du point de vue qui nous occupe ici, malgré leur résidence en ce lieu. C'est Tristan et Perceval, et derrière eux Merlin et Artus, « roi mystique » de tous les Bretons, — un héros religieux (cf. Sigurd), non pas un Dieu. Ici, les Bretons ne nommeront pas quelque succédané de Thor ou de Wotan, un Lug, un Tarann, ou un Borvo redivivus, mais évidemment le Christ du Saint-Graal et ce qui se cache derrière lui de mystique, ainsi que de non encore *scientifiquement* approfondi à l'heure actuelle. Qu'y a-t-il derrière nos saints et anachorètes venus des Iles ? Pour un saint Yves, personnage *historique* (xii^e siècle) et de réputation « française », — combien d'ermes devenus *légendaires*, un saint Malo, un Gweltas, un Tudgwâl, un Kouloun... dont on ne peut déterminer avec précision ce qu'il y a d'historique dans leur vie, même s'ils ne sont pas la figure de quelque divinité païenne « armoricaine » (cf. Hervé, Houardon, Houarniaule, etc... patronymes différents par leur origine philologique, mais qui doivent tous se rapporter à une même figure sainte associée à un dieu-loup) ; tous néanmoins venus des Iles Britanniques, évêques ou abbés en notre pays, et partis mourir *sans traces* vers Rome ou l'Italie ! (4). C'est là que l'expérience des historiens et la voix populaire, l'opinion, la foi religieuse, *concordent* ; et c'est ce nœud mystique du Haut-Moyen-Age que Spengler a pleinement mis à jour, avec son génie. Écoutons-le (5) :

(4) Hagiographie bretonne : pour mieux se servir du recueil de la « Vie des Saints de la Bretagne » par le moine Albert LE GRAND, on consultera les excellentes études de l'abbé F. DUINE, *Notes sur les saints bretons* : 1° *les saints de Dol* ; 2° *les saints de Brocéliande* ; 3° *les petits saints locaux* (L'Hermine, Rennes, 1902 et 1904-1906). La science du début du siècle a fait peut-être preuve d'une critique excessive à l'égard de nos saints nationaux, mettant parfois en doute leur existence historique. Voir aussi R. LARGILLIÈRE : *Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne*. Thèse lett., Rennes, Beauvais, 1925.

(5) Extrait de SPENGLER, *Le déclin de l'Occident*, trad. française N.R.F., tome 1, p. 618-621 (voir ci-dessous, note 14).

« ... Ainsi... on comprendra l'immense abondance des créations religieuses intuitives remplissant les trois siècles du Saint-Empire germanique. C'est la *mythologie faustienne* qui naît ici. On avait jusqu'aujourd'hui les yeux fermés sur l'étendue et l'unité de ce monde formel, parce que des préjugés religieux et savants poussaient à une étude fragmentaire soit des éléments catholiques, soit des éléments païens nordiques de cette mythologie. Mais il n'y a ici aucune différence. Le profond changement sémantique au sein des représentations chrétiennes est identique, comme acte créateur, à la synthèse des cultes païens du temps des invasions, en un tout. En font partie toutes les légendes populaires de l'Europe occidentale, qui ont reçu à cette époque leur forme symbolique, même si, par leur substance, elles sont nées à une date très antérieure ou se sont rattachées plus tard à des événements extérieurs nouveaux et enrichies de traits plus conscients. Au nombre de ces légendes, il faut citer les grandes sagas conservées dans les Eddas et une certaine quantité de motifs relatés dans les poèmes évangéliques des moines savants. Il faut y ajouter la légende héroïque allemande qui tourne autour des noms de Siegfried, de Gudrun, de Dietrich et de Wieland, avec le Niebelungenlied pour sommet, et à côté d'elle, la légende chevaleresque extraordinairement riche, tirée des vieux contes celtiques et achevée précisément à cette époque sur le sol de France (*) : le roi Arthur et la Table ronde, le Saint-Graal, Tristan, Perceval et Roland. Et enfin, outre la paraphrase psychique non écrite, mais d'autant plus profonde, de tous les traits de l'histoire de la Passion, le trésor entier de la légende pieuse catholique, dont la floraison remplit les x^e et xr^e siècles. C'est à ce moment que naquirent les vies de Marie, les histoires de saint Roch, saint Sebaud, saint Séverin, saint François, saint Bernard, sainte Odile (**). La *legenda aurea* date de 1250 ; c'était l'apogée de l'époque courtoise et de la poésie islandaise des Scaldes. Aux grands dieux du Walhall du Nord correspondent les 14 « apotropéens » qui étaient conçus en même temps dans l'Allemagne du Sud comme un groupe mythique. À côté de la description de Ragnarök, le crépuscule des dieux,

(*) ... mais qui prit l'appellation symbolique de la « matière de Bretagne ». — N.D.L.R.

(**) ... comme aussi notre « Légende dorée armoricaine », mise sous le nom du moine morlaisien Albert Le Grand. — N.D.L.R.

dans la *Völuspa*, se trouve une conception chrétienne dans le Muspilli de l'Allemagne du Sud. Ce grand mythe se développe comme la poésie héroïque aux sommets de l'humanité. Tous deux appartiennent aux deux ordres primaires : la noblesse et le clergé. Ils sont nés dans le château ou à la cathédrale, non au village. Là-bas, chez le peuple, circule un simple monde légendaire, négligé pendant des siècles, désigné sous les noms de contes et de superstitions populaires, et pourtant inséparable du monde de la haute contemplation.

Rien n'est plus caractéristique de la signification dernière de ces créations religieuses que le fait d'une origine non germanique du Walhall ; celui-ci était encore inconnu dans les tribus à l'époque des invasions et il ne se forma qu'à ce moment-là et d'un seul coup, par une nécessité très intérieure, dans la conscience des peuples nouvellement nés sur le sol d'Occident, « contemporain » de l'Olympe par conséquent, qui nous est connu par l'épopée d'Homère et qui n'était pas non plus d'origine mycénienne. Et en effet, le Walhall n'a grandi que dans l'image cosmique des deux grands ordres et est né de la représentation de Hel ; dans la croyance populaire, Hel resta le royaume des morts.

On n'a pas bien considéré jusqu'à ce jour la profonde unité intérieure de ce monde de légendes et de mythes faustiens et la symbolique parfaitement unitaire de son langage formel. Mais Siegfried, Baldur, Roland, le Héliand sont les noms différents d'une seule et même forme. Walhall et les champs de la défunte Avalun, la table ronde du roi Arthur et le banquet des chevaliers errants, Marie, Frigga et Frau Holle ont la même signification. En regard de celle-ci, l'origine extérieure des motifs et des éléments matériels, auxquels la recherche mythologique consacre une surmesure de zèle, est un simple trait de la superficie historique sans signification plus profonde. L'origine d'un mythe ne prouve rien pour sa signification... Les motifs mythiques des vieux-Celtes et des vieux-Germains doivent, tout autant que le trésor formel des croyances antiques transmises par des moines savants et celui de toutes les croyances christiano-orientales entièrement adoptées par l'Église d'Occident, être simplement considérés comme la matière dont l'âme faustienne de ces siècles fit sortir sa propre architecture mythique. Il est tout à fait inutile de savoir, à ce stade d'une mentalité qui vient de s'éveiller, si ceux dont l'esprit et la bouche ont donné la vie à ce mythe, sont des scaldes, des missionnaires, des prêtres « individuels »

ou bien « le peuple ». Peu importe aussi, pour l'indépendance intérieure de la mentalité qui vient de naître, que le représentations chrétiennes aient exercé sur sa création une influence décisive... »

Notre voie paraît dès lors assez simple, malgré ces circonlocutions mythiques. Nous trouverons notre révélation, non pas dans une doctrine philosophique née au XIX^e siècle, ou dans telle formule de foi nouvelle prise à l'étranger, mais dans le « mythe enchanté » christiano-celtique, lourd de ses réminiscences plus anciennes, ce que je nommerais pour le concrétiser en notre pays : *Brocéliande*.

LA PRÉ-CULTURE DES MEGALITHES

Nous sommes justifiés de regretter qu'il n'existe pas à l'heure actuelle une fresque d'ensemble de cette grande synthèse religieuse des X^e-XII^e siècles, constituée avec tous les éléments de l'époque barbare ou d'influence méditerranéenne-orientale immédiatement antérieure (V^e-IX^e siècles). On en trouve une esquisse, par fragments, aux endroits indiqués de *Spengler* : c'est encore ce qu'il y a de meilleur, à notre avis, de plus profond et de mieux saisi d'un seul coup d'œil. Peut-être existe-t-il de bons aperçus partiels dans des histoires de la « littérature » du Moyen-Age, du point de vue français, anglais ou allemand ? Des recherches dans ce sens seraient nécessaires (6).

Mais une histoire à proprement parler du « mythe », de cette trame merveilleuse de récits et de visions, de préférence oraux et dénués de prétentions littéraires, qui sous-tendait la foi du Moyen-Age, il n'en est pas question encore ; la raison en est dans les préjugés religieux ou laïques de toutes sortes. Et ce serait un peu notre tâche, à nous « gouennelourien » (7) conscients et

(6) Cycles et mythes littéraires du Moyen-Age : aucun tableau d'ensemble réellement supra-national, en français, même dans les ouvrages classiques de Gaston Paris et de Joseph Bédier. Parmi diverses publications de récits épiques, aux Editions Piazza, lire la célèbre adaptation de Joseph BÉDIER : *Le Roman de Tristan et Iseult*, d'après les textes originaux gallois, vieux-français et vieux-haut-allemand.

(7) Rappelons notre étude de terminologie « raciste » en breton (*Stur*, n° 10). « Le mot *gouenn* exprime la réalité physique et morale de la race, le type breton sous tous ses aspects, mais sans insister sur les caractéristiques extérieures... ». — Les *gouennelourien* sont ceux qui se livrent à l'étude de la *gouenn*.

plongés dans l'extraordinaire matière mythique, encore vivante, de notre Armorique. Elle nous apparaît comme plus riche et plus intensément religieuse que le sec paganisme militaire, par trop protestant et intellectuel, qui se développe à l'Est. Songeons que nous avons derrière nous, et aussi en Irlande, en Grande-Bretagne, — Stonehenge ! — ce que les Germains continentaux n'ont pas : la « culture » entière des Mégalithes, c'est-à-dire ce premier essor de civilisation de l'âge de pierre (néolithique), que l'on constate sans interruption depuis l'Irlande jusqu'à l'Égypte pré-dynastique, voire ensuite l'Inde pré-aryenne et l'Océanie de l'Île de Pâques ! Culture profondément cléricale, de par ses monuments religieux abandonnés un peu partout, de Tiahuanaco sur les hauts-plateaux boliviens jusqu'à Carnac et Locmariaker. Donc connaissances astronomiques développées et très probablement mythologie importante. C'est de ce substratum pré-culturel, selon Spengler, que l'on voit émerger plusieurs des hautes cultures de l'histoire : certainement l'Égypte pharaonique, vers 3500 avant J.-C. (8), sans doute l'Inde védique et aussi le Pérou pré-incasique. En Occident, Spengler (9) met bien en évidence l'unité probable psychologique-religieuse de tous ces bâtisseurs pré-aryens, antérieurs à l'invasion des grands guerriers propagateurs des langues « indo-européennes » et du char de guerre, à partir de 2000 avant J.-C., ceux que l'on confondait longtemps sous le nom de Scythes ou d'Hyperboréens, et qui sont au fond notre type classique du « Nordique ». Ces gens ont envahi des terres peuplées et cultivées depuis des siècles ainsi qu'en fait foi le système de mise en valeur communautaire du sol et les voies de communication millénaires (9 bis). Ils n'ont pas été partout les plus nombreux ; l'époque his-

torique témoigne de la survivance non négligeable des populations primitives dont l'assimilation ne fut ni égale, ni aussi rapide en tous lieux (Ibères, Ligures, Silures, Etrusques, anciens peuples montagnards d'Asie Mineure, clans « noirs » d'Irlande et de Norvège, etc...). Mais ils ont en définitive modifié le milieu humain antérieur du néolithique et fait pousser plusieurs « hautes cultures » : les Hellènes et les vieux Latins sur le dos des Pélasges ; les Aryens de l'Inde sur celui des Dravidas ou toute autre catégorie de négroïdes sans caste ; les Scythes touraniens sur le dos de ce qui sera plus tard les Chinois ! (10).

Mais antérieurement à ces « brutes » guerrières et audacieuses, on trouve dans tout le Néolithique à l'ouest de l'Égypte, des tombes à coupoles et des mégalithes innombrables : tombes du Hoggar, tholoï de Mycènes et de Tyrinthe, nouragues de Sardaigne et de Corse, sépultures des Turdétans de la Bétique (Andalousie) et des Lusitaniens, en Irlande, en Écosse, en Suède ! Au fond, tout ce que recouvre le mythe classique assez surfait de l'Atlantide, mais qui fut suggéré à Platon, ne l'oublions pas, par des traditions fort anciennes gardées par les prêtres égyptiens de Saïs (11). (La réalité préhistorique et géographique qu'évoque ce mot d'Atlantide — cf. les monts Atlas — nous semble autrement intéressante que toutes les révé-

mation de la vie économique et plus particulièrement rurale de la France, depuis l'époque préhistorique, en s'appuyant sur les vestiges matériels demeurés jusqu'à nos jours des anciennes agglomérations, voies de communication et modes de culture.

(10) La théorie « indo-européenne » : classement des peuples à base uniquement linguistique, adopté au XIX^e siècle sur les traces des philologues allemands François Bopp et Max Müller, qui mirent en évidence la parenté ancienne de la plupart des langues de l'Europe avec le sanscrit, vieille langue sacrée de l'Inde. Les résultats de cette hypothèse historique sont beaucoup moins satisfaisants aujourd'hui, vu que les recherches sont devenues plus complexes et envisagent surtout les civilisations. Consulter par exemple : Alfred MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 3^e éd., Paris, 1912, ou Siegmund FEIST, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, Berlin, 1913.

(11) Le meilleur exposé critique des nombreuses théories relatives à l'Atlantide est celui de Alexandre BESSMERTNY : *L'Atlantide*, trad. par le Dr F. Gidon, Paris, 1935, 20 francs. (Payot, Bibliothèque historique) ; on y trouvera les textes du Critias et du Timée de Platon. Dans un genre plus téméraire, Paul LE COUR : *A la recherche d'un monde perdu. L'Atlantide et ses traditions*. Rééd. Paris, chez Leymarie, 1931,

(8) Comparer : tumulus = pyramide, menhir = obélisque.

(9) Oswald SPENGLER : *Zur Weltgeschichte des zweiten vorchristlichen Jahrtausends. I. Tartessos und Alaschia...* paru dans ses *Reden und Aufsätze* (Discours et articles), à Munich, chez C. H. Beck, 1938, 4.50 Mk ; lire p. 165-171, 179-184, 197-209, 228-238 et 283-289 ses esquisses et ses remarques sur ce que dut être la culture de l'Occident à l'époque des Mégalithes (âge de la pierre polie). Parmi de très nombreux ouvrages concernant la science fort vaste de la « préhistoire », l'un des exposés le plus satisfaisants est encore celui du géologue Jacques DE MORGAN : *L'humanité préhistorique*. Paris, 1924, 30 frs (Collect. BERT, L'évolution de l'humanité, n° 2).

(9^{bis}) Gaston ROUPNEL, *Histoire de la Campagne Française*, B. Grasset, « les Ecrits », Paris, 1932. — Étude de la for-

ries imprécises et les aspirations parfois bizarres qui ont abondamment convergé vers lui).

Ce que l'on a moins remarqué, c'est que ce fond néolithique a presque partout été « usé » pour le développement d'une grande culture : en particulier en Grèce, Italie et zones avoisinantes de la Sicile, etc... qui ont vu l'édification de la culture dite « antique » ou étrusco-hellénique. Les Nordiques celtes ont dû arriver en Armorique, Lusitanie et Irlande également vers 1500/1000 avant J.-C. La geste de Cuchulain et le récit goidélique des Tuatha-Dé-Danann semblent à peu près contemporains par le genre de vie de l'Iliade d'Homère. Mais en ces presque-îles néolithiques de l'Extrême-Occident, l'arrivée des Celtes ne semble pas avoir fait lever à proprement parler une « haute culture ». Il en est résulté un certain degré de fusion nationale, dont l'Irlande est le meilleur exemple, avec des éléments d'une civilisation originale et très raffinée (12). La véritable grande civilisation de l'époque (vers 1000/500 avant J.-C.) se développait plus au sud, en Grèce et en Italie, et elle vint à ne toucher qu'assez superficiellement ces extrémités atlantéennes (13).

(12) C'est vers 1620 avant Jésus-Christ que les Goidels, fils de Mîle, seraient arrivés en Irlande, selon HUBERT qui interprète ici les traditions indigènes à l'aide des résultats de l'archéologie (*Les Celtes*, vol. I, p. 234-237). L'histoire et la civilisation anciennes de l'Irlande, très riches et très développées, sur lesquelles on possède des notions précises de nature politique dès le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, sont particulièrement bien éclaircies dans le grand livre de l'historien nationaliste irlandais EOIN MAC NEILL : *Phases of Irish history*, Dublin, chez Gill and Son, 1919. Voir aussi P. W. JOYCE : *A social history of ancient Ireland*, Londres-Dublin, 1903, 2 vol.

(13) Histoire générale des Celtes : aucun livre ne peut rivaliser pour l'étendue des informations et la maîtrise du sujet avec le récent traité de Henri HUBERT, *Les Celtes*. Paris, 1932, 2 vol. de 40 frs chacun (Collect. Berr, L'évolution de l'humanité, n° 21) ; malheureusement pour nous, empreint trop souvent de points de vue français ou classiques !

En breton on lira :

1° *Notennou diwar-benn ar Gelted koz* (Notes sur les anciens Celtes) gant MEVEN MORDIERN hag ABHERVE, sous formes de livrets détachés, publiés entre 1911 et 1922, et hors commerce.

1) Eun dampskeud eus istor ar Gelted koz. — 2) Ar Renerez, al Lezennou hag ar Gevredigez. — 3) Ar Brezel. — 4) Ar Relijion. — 5) Ar Ouiziegez. — 6) Ar Yez. — 7) An Ard hag an Ijinerrez. — 8) Ar Gounid-douar hag ar Maga-loened. — 9) An Ergerzout hag ar Chenwerza. — 10) An Tiegez, an ti.

Par contre, c'est de là qu'a jailli, dans la « nuit » du Moyen-Age, avec 2000 ans de retard et en liaison étroite avec l'arrière-ban nordico-slave de Germanie et de Scandinavie, la haute culture « faustienne », c'est-à-dire la nôtre, qu'il reste à perfectionner et à dégager entièrement à l'heure actuelle de sa gangue infantile judéo-orientale et gréco-latine (14). Et comme toujours avec les « faustiens », hommes du génie « foudroyant » et de « l'héroïsme de la dernière heure », mais géants de bonne foi, — en face de tous les mécréants des mondes situés au Sud, — il est un peu tard !

HERMAN WIRTH

C'est ce fond pré-culturel de notre Moyen-Age occidental, au moins dans ses aspects mythologiques, ce que j'appellerais le « complexe religieux Nordique-Atlantidien » que Herman Wirth semble avoir analysé dans ses

an arbeuri, ar boued hag an died. — 11) Neuz-korf, gwis-kamant, spered. — 12) Giziou.

2° *Sketla Segobrant*, gant X^s, St-Brieuc, René Prud'homme, Tome I, 1923 (Levr kenta : Dis Atir, — Eil levr : Teutatis). — Tome II, 1924 (Trede levr : Lugus). — Tome III, 1925 (Pevare levr : Taranis, — Pempet levr : Esus). Affabulation basée sur une érudition vaste et précise, donnant un tableau très vivant et très complet de l'ancienne société celtique.

3° *Istor ar Bed*, gant MEVEN MORDIERN, Brest, Gwalarn, tomes III à IV, 1932 à 1938 (Nevez-Varevez ar Maen en Europa). Chaque livraison : 4 frs (les deux premières sont épuisées). — Excellent exposé systématique de l'état actuel des connaissances scientifiques concernant les origines du monde.

(14) Sur la formation progressive et la naissance de la civilisation européenne (« faustienne ») au Moyen-Age — outre les grandes fresques de SPENGLER déjà rapportées dans *Stur* d'après le *Déclin de l'Occident* (trad. franç. Tazerout, Paris, Gallimard, 1931-1933, 2 tomes, 250 frs), — on se reportera à l'excellent exposé de l'historien catholique anglais Christopher Dawson : *Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne*. Trad. franç. Louis Halphen, Paris, chez Rieder, 1934, 25 frs ; sous-estime, malgré tout, la valeur et le rôle de l'élément barbare ; abondants renseignements bibliographiques. Les livres de Ferdinand Lot sur les : *Invasions germaniques* et les *Invasions barbares* (Bibliothèque historique, Payot, 1935 et 1937, 1 vol.) omettent complètement l'expansion des Bretons et des Irlandais ! Le renouvellement interne de l'Europe depuis la guerre n'a fait encore l'objet d'aucun exposé d'ensemble : se reporter à ce qui est dit du redressement allemand et de la Prusse au n° 11 de *Stur*.

œuvres d'épigraphiste (15). Or, chose inouïe pour des savants rationalistes, — et que ne peuvent absolument pas saisir ceux de ces savants qui sont trop étrangers à notre souche faustienne, c'est-à-dire les purs Juifs et les purs Méditerranéens, — voilà que pour la première fois une mythologie formait un domaine à part, où les règles de la critique « objective » venaient à se volatiliser d'un coup, où ces Messieurs de la *vergleichende Mythenforschung* (16) ne se sentaient plus dans la mentue critique de textes habituelle, mais, chose étrange, dans la foi, même pire : dans une atmosphère de symbolisme paysan et de piété toute campagnarde et assez primaire ! Que s'était-il donc passé de si anormal ? Eh bien, seulement ceci que la critique historique rationaliste, — après avoir fait justice ou cru le faire de bien des systèmes religieux y compris la religion chrétienne, — se heurtait tout d'un coup au fond *insoupçonné*, non encore développé, de notre propre sentiment « faustien » du christianisme ; elle heurtait cette fois une croyance vivante, encore en pleine évolution, et de façon inconsciente, dans tous les milieux traditionalistes de la culture occidentale ; et du coup elle volait en éclats, pour la première fois, *pulvérisée* (sensu proprio), pour avoir osé s'en prendre à l'âme même de la race. Bien mieux, —

(15) Herman WIRTH : *Die heilige Urschrift der Menschheit. Symbolgeschichtliche Untersuchungen diesseits und jenseits des Nord-Atlantik*. Leipzig, chez Köhler et Amelang, 1931-1936, gr. in-4° et atlas fotogr., 350 frs environ. Cet énorme ouvrage de comparaison des mythes, de l'astronomie et des symboles de tous les peuples du monde a eu pour point de départ le déchiffrement des graffitti et des inscriptions préhistoriques, généralement négligés par les archéologues ! En particulier ceux de la Scandinavie et de l'Amérique du Nord, que l'auteur considérerait comme la première forme et l'origine des alphabets oghamique et runique des anciens Irlandais et des anciens Germains. H. Wirth est ainsi parvenu pour la première fois à donner une idée d'ensemble de ce qu'a dû être la religion de nos ancêtres barbares du Nord-Ouest de l'Europe. On rappelle que ce même domaine des dessins préhistoriques a été également exploré avec fruit par des savants comme l'abbé Henri Breuil et l'ethnologue allemand Leo Frobenius.

La méthode de Wirth vient de trouver une confirmation éclatante, presque en notre pays, dans les tout récents déchiffrements du Dr Marcel BAUDOIN : pierre de la Merlière, au Poiré-sur-Vie, Vendée (Comptes-rendus de la Société Préhistorique de France, octobre 1938).

(16) En allemand : mythologie comparée.

et juste retour des siècles précédents, — ses morceaux laborieusement assemblés formaient déjà le point de départ, la matière de symboles tout élaborés que la jeune foi, désormais mise à nu, allait saisir pour élever sa propre construction. Mysticisme « raciste » des Allemands et de toute l'Europe centrale ; noyaux encore fermés (all. *unentwickelt*) du catholicisme « occidental » lusitano-galicien, basco-navarrais, breton-armoricain, néerlandais-frison, balto-lithuanien ; foisonnement de sectes dissidentes des Iles britanniques et des pays Scandinaves ! (17).

Un autre apport de H. Wirth à la pleine connaissance de notre fond pré-historique d'Occident — et ce n'est pas le plus négligeable — c'est la mise en évidence d'un élément de race anciennement jaune (?), aujourd'hui fort délavé par le métissage millénaire, que nous appellerons « finnois », et que les anthropologues ont étiqueté comme « mongoloïde » ; il n'a d'ailleurs généralement pas été remarqué par les historiens, y compris Spengler, toujours férus inconsciemment de culture classique et trop peu soucieux d'ethnographie ! (18). Élément racial obscur, dont on n'a voulu relever les traces qu'en certains coins de la Norvège ou de notre Bretagne, mais qu'on retrouve aisément dans presque tous les pays de l'Occident, aussi bien dans les régions montagneuses des Galles et d'Irlande que dans celles de la Suisse et de l'Autriche, sans parler des éléments « bruns » si curieux de la Zélande ou de la Frise ! (Il est certain, en ce qui nous concerne, que les rivages extrêmes de la Bretagne, en

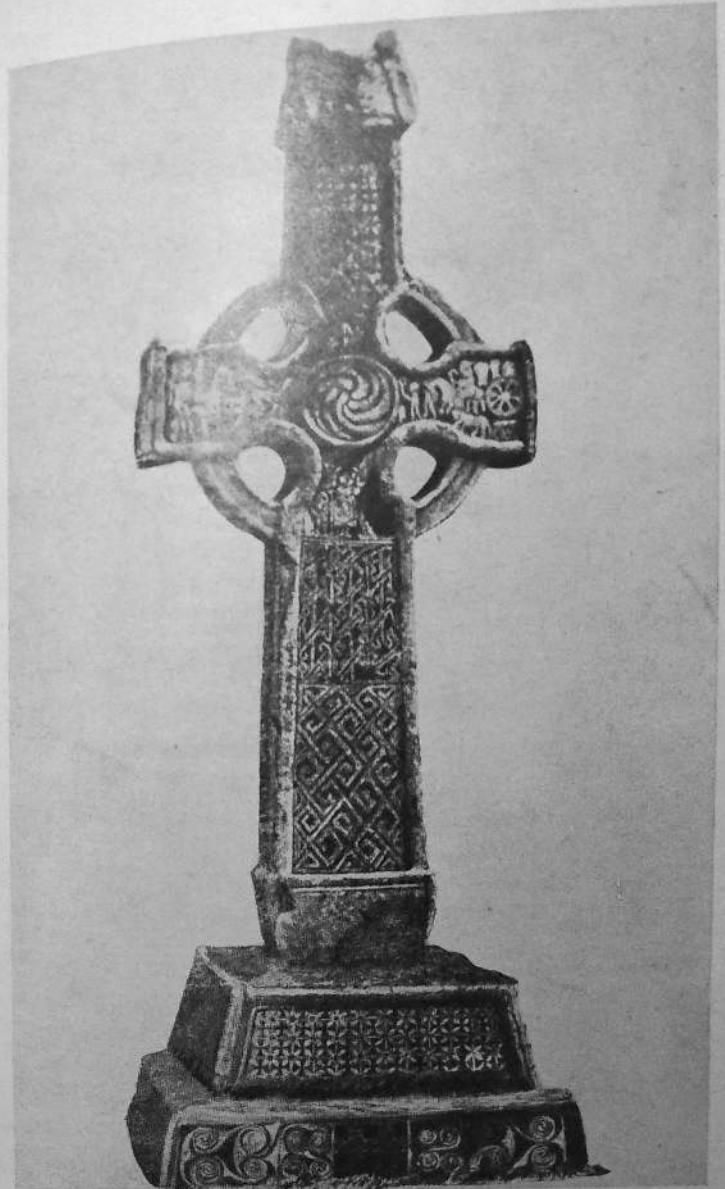
(17) Sur les tendances religieuses racistes et le « néopaganisme » allemand, il n'y a jusqu'ici aucun ouvrage sérieux.

(18) Herman WIRTH : *Der Ausgang der Menschheit. Untersuchungen zur Geschichte der Religion, Symbolik und Schrift der atlantisch-nordischen Rasse*. Iéna, chez Diederichs, 1928, gr. in-4°, fig., 250 frs environ. Ce premier ouvrage de Wirth est plutôt un ouvrage d'histoire, où il tente de nous débrouiller, à l'aide de sa connaissance du passé religieux et des littératures du Nord, tout le complexe de races qui ont formé l'Europe barbare, depuis l'Irlande jusqu'à la Germanie, voir l'ancien atlas marocain ! Beaucoup plus accessible et nécessaire pour nous que son second livre. Les seuls commentaires de ces théories sont en allemand : favorables avec Alfred BAEUMLER, *Was bedeutet Herman Wirth für die Wissenschaft ?* (Leipzig, Köhler-Amelang, 1932, brochure), hostiles avec L. WOLFF, *Herman Wirth und die deutsche Wissenschaft* (Berlin, Wiegand, 1932). Voir cependant un bref résumé, en français, dans le livre précité de BESSMERTNY, *L'Atlantide*, p. 105-120.

particulier les promontoires du sud-ouest et les îles de Sein et d'Ouessant, renferment en bon nombre une population d'un type très ancien, qui n'évoque en quoi que ce soit les envahisseurs « blonds » du Nord ; quel passé ne les relie-t-il pas par exemple aux Maures atlantéens des îles Canaries, eux-mêmes pénétrés d'un élément nordique, les Guanches ? ou même à ces pirates de couleur sombre qui, dans des temps anciens, vinrent assaillir l'Irlande, les Fo-Moré ? De toute façon, tous ces peuples se sont trouvés sur la grande route des mégalithes). En réalité, ce n'est pas seulement en Bretagne, mais en Allemagne par exemple, que cette psychologie fermée, un peu sombrement magique, héritée de ces mêmes « jaunes », a été un des facteurs décisifs de « la race » elle-même et de sa résistance muette à l'invasion ! N'y a-t-il pas beaucoup de shamanisme (19) dans le silence hostile dont la campagne bretonnante entoure un fonctionnaire ou un touriste français d'essence par trop étrangère ? Et plus encore dans le système d'envoûtement terroriste par lequel les classiques conspirateurs germaniques se sont défendus, dès les exécutions de la Sainte-Vehme ?

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que les Fir Bolg de la légende irlandaise, ces petits hommes « navigant sur des peaux », étaient des parents des Lapons ou des Esquimaux, ceux que les vieux récits nordiques appellent les Skroelings ; et néanmoins ils portent le nom historique des Belges eux-mêmes (Belgium) ! C'est qu'il ne faut jamais perdre de vue que tout ce monde du Nord-Atlantique a formé, dès des temps très lointains, une unité, par le mode de vie et la civilisation, et avant tout par la navigation. Ce ne sera plus aux Northmen islandais des alentours de l'an 1.000 après J.-C. qu'il faudra attribuer désormais, avec force louanges quant à leur « audace », la palme de la « découverte » de l'Amérique, pour ne rien dire du Génois Colomb ; nous savons par les Sagas de ces mêmes Vikings qu'ils partaient à la recherche d'une « Grande Irlande » (*Irland it mikla*) située dans l'Ouest, le « pays des hommes blancs » (*Hvitramannaland*), où se trouvaient déjà des chrétiens ! (20). Simples légendes de pieuse édification, a dit la critique historique du XIX^e siècle ; et elle en a dit autant de l'existence de nos ermites natio-

(19) Magie spéciale aux peuples « jaunes » hyperboréens.
 (20) Voir Appendice I.



CROIX CELTIQUE

naux venus d'Outre-Manche ! Ces dignes savants n'avaient seulement pas remarqué que toutes les terres à l'entour du pôle sont peuplées par un même complexe ethnique, de tous temps partagé entre les deux types extrêmes du « Nordique » et du « Finnois » : Aïnous du Japon et Toungouzes sibériens, Scandinaves et Lapons, « Peaux Rouges » totémistes et Indiens mongoloïdes Athapas-kans (21).

Quel inconvénient dès lors à admettre que certaine tribu historique de la vieille Irlande — supposons les célèbres Fianna ou Fénians — ait pu être parente par la race des grands Indiens Algonquins à peau claire du Canada ? Et ceci de préférence à la descendance phénicienne-« atlantéenne », sans doute plus « noble », qu'on leur a recherchée pendant tout le XIX^e siècle, et qui a dû se limiter au plus à une influence de civilisation plus ou moins issue de l'Égypte pharaonique (se rapporter à ce qui a été dit précédemment des Mégalithes). La croyance au Manitou et une morale de l'honneur élevée, le haut prix accordé au respect de la parole donnée, à la chasteté et au courage militaire, si souvent rencontrés chez les « Peaux-Rouges », cadrent parfaitement avec ce que nous savons du paganisme pré-chrétien des peuples celtiques. Le sentiment d'ailleurs ne trompe pas. Qu'un sceptique lise par exemple, entre cent autres récits tirés de la lutte des Indiens contre les envahisseurs, l'épopée des Cheyennes de Dull-Knife, et l'idée de la parenté imprévue que nous suggérons ne lui paraîtra plus du tout aussi ridicule (22).

ALFRED WEGENER

Autre point d'interrogation : plus encore que pour les hommes, on constate pour la faune et la flore une

(21) Ethnographie des peuples hyperboréens : c'est-à-dire Finno-Lapons, Esquimaux, Indiens arctiques, etc... Consulter le gros : *Traité d'ethnologie cyclo-culturelle* du Dr Georges MONTANDON (Bibliothèque scientifique, Payot, 1934, 100 frs), et lire la bonne description de l'explorateur danois KAJ BIRKET-SMITH : *Mœurs et coutumes des Esquimaux* (même collection, 1936, 32 frs). Noter que notre alimentation paysanne en *laits fermentés* est peut-être un trait de survivance finno-mongolique ?

(22) Nous donnerons prochainement, en langue bretonne, un récit de cet extraordinaire fait d'armes. — O. M.

étroite correspondance de part et d'autre de l'Atlantique, dans les hémisphères Nord de l'ancien et du nouveau continent. Et dans cet ordre d'idées, est-il inutile de rappeler aussi que la langue basque, seul reliquat européen d'une langue pré-aryenne, présente des affinités de structure remarquables avec les dialectes américains, voire le japonais ? (23) Autant et plus que celles qu'on lui a trouvées récemment avec les vieilles langues historiques de l'Asie Mineure et du Caucase (Ibères) (24).

Une chose ne doit jamais être perdue de vue par tous ceux qui s'occupent de préhistoire, c'est que la science préhistorique à ses débuts, antérieurement au Néolithique et à la civilisation des Mégalithes, plonge encore en pleine « paléontologie », en plein essor et croisement purement physiques de l'espèce humaine : ce sont des temps — ceux que l'on range ordinairement sous la rubrique Paléolithique ou âge de la « pierre taillée » — où les divers faisceaux de races humaines en sont encore à se différencier entre eux, tout en se dégageant plus ou moins, par l'effort de leur volonté et de leur intelligence, de l'animalité et de la nature ambiantes. Or cette première apparition de l'homme, au moins en nos contrées de l'hémisphère Nord, se situe vers une époque de *grandes catastrophes* et de grands bouleversements de climat qui n'ont jamais reçu d'explication plausible de la part des géologues : les grandes glaciations du début du Quaternaire. Avant donc une certaine date, il est vain de chercher à séparer trop rigoureusement la préhistoire de la géologie, l'histoire de l'homme de l'histoire de la terre qui l'a porté ; il est surtout dangereux de ne pas être à même d'imaginer un cadre géographique et climatique différent de l'état actuel, même *très différent* : comme l'a bien fait ressortir à propos de l'Orient ancien le géologue et préhistorien Jacques de Morgan, l'étude des débuts de la civilisation

(23) Langues de type « agglutinant », à construction polysynthétique, c'est-à-dire où tout un membre de phrase peut arriver à ne former qu'un seul mot.

(24) Sur l'« énigme basque », parmi tant de recherches très contradictoires, nous nous permettons de renvoyer à la vieille étude fondamentale de Guillaume DE HUMBOLDT : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque*. Trad. Marrast, Paris, 1886. Voir, en particulier, le chap. 48 sur la parenté possible du basque et de certains dialectes américains.

ne se sépare pas de celle des conditions anciennes du milieu géographique.

Or les glaciations, si longtemps enveloppées de mystère, tendent à être expliquées de nos jours de manière très simple par l'hypothèse de Wegener, que nous ne passerons pas davantage sous silence ici. Il s'agit de la supposition géniale, faite il y a 25 ans par le mathématicien allemand Alfred Wegener, de la « dérive » des masses continentales et de leur dislocation progressive, et la relation qu'il a pressentie entre ce phénomène et les déplacements constatés de l'axe des pôles au cours des temps géologiques (faits dits de la « précession des équinoxes ») (25). A notre avis également, là se situe la clé de toute l'énigme précédente, géologique aussi bien qu'ethnographique : la coupure de la Mer de Norvège et de l'Océan Atlantique Nord n'aurait pas toujours existé dans sa largeur actuelle. Bien plus, les masses continentales de l'hémisphère Nord se sont trouvées, en des temps qui ne sont pas tellement éloignés de nous, plus rapprochées du pôle Nord, d'où glaciation, et plus resserrées en un seul et même bloc, d'où échanges humains plus faciles et genre de vie commun de peuples habitant sous le régime astronomique, très différent du nôtre, du jour et de la nuit polaires (voir carte hors-texte). De là enfin la notion demeurée diffuse et comme innée en nous du Nord originel, l'attraction que le Nord exerce sur l'imagination de certains peuples européens et pas sur d'autres : sans certain atavisme purement physiologique, comment expliquer ce sens presque mystique de l'orientation « au Nord » que nous avons gardé bien qu'assez illogique sous notre latitude actuelle ?

Certes, tout n'est pas si *stable*, sur cette terre, que nos bons « hommes de science » voudraient se le persuader, pour la commodité de leurs exposés. Il subsiste toujours — Dieu merci ! — une marge de mystère, même en plein XX^e siècle. Nos marins bretons n'ont jamais cessé de pratiquer l'habitude ancestrale de la pêche sur les bancs des « Terres-Neuves », mais la distance de ces navigations a-t-elle été autrefois la même qu'aujourd'hui ?

L'ASSURANCE D'ÊTRE CELTES

Ces vues très générales et qui ne sortent pas encore du domaine de l'hypothèse, n'en ont pas moins le mérite

(25) Voir Appendice II.

de donner un haut relief à un élément constitutif important du peuple breton. Il est à nos yeux aussi vain de commencer notre histoire nationale à l'arrivée des « Normands », qu'il l'est dans les manuels scolaires du gouvernement de la faire débiter au mariage d'Anne de Bretagne avec un roi de France. L'âme de notre peuple a des racines profondes, millénaires ; nous devons les connaître si nous voulons nous connaître. Mais il serait tout aussi erroné de vouloir aujourd'hui distinguer au sein du peuple breton le Celte Nordique que le Pré-Celte des Mégalithes. Les deux éléments, et bien d'autres, se sont fondus dès l'aube des temps historiques et déjà notre plus ancienne littérature en langue celtique avait fait la synthèse des différents génies. Tous ces apports se sont amalgamés, ils ont trouvé leur forme et leur expression définitive dans *l'esprit celtique* ; les traditions nationales auxquelles ils ont donné naissance présentent dans l'essence comme dans l'enveloppe une admirable unité.

Au surplus laissons chanter nos plus vieux bardes. Qui mieux qu'eux a exprimé notre race ? (26).

COMPLAINTÉ DE LA VIEILLE DE BEARA

Et voilà pour moi le reflux comme pour la mer...

Je suis la Vieille de Beara, qui portait toujours une robe neuve, et maintenant, telle est ma misère que je n'ai même plus de robe usée.

(26) Cité d'après Georges DOTTIN : *Les littératures celtiques*, Paris, 1924, p. 151-154 (anc. collection Payot, n° 43). Pour compléter les indications sur la vieille littérature celtique, spécialement *gaélique*, données au n° 13 de *Stur*, art. « La route vers nous-mêmes », citons ici : le commode *Manuel d'irlandais moyen* de DOTTIN (Paris, Champion, 1913, 2 vol.) et le bon livre de D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Eléments de grammaire celtique, déclinaison, conjugaison* (Paris, Fontemoing, 1903). Une bibliographie des études celtiques, du point de vue allemand, est fournie par le Dr HELMUT BAUERSFELD : *Die Entwicklung der Keltischen Studien in Deutschland* (Schriftenreihe der « Deutschen Gesellschaft f. kelt. Studien », n° 1, Berlin, 1937, brochure). Rappelons aussi que la revue *Gwalarn*, Brest, donne depuis 1927 des traductions en langue bretonne de vieux récits irlandais, par son directeur ROPARZ HEMON. En français, on lira les adaptations assez libres des Editions d'art Piazza : la « geste de Cuchulainn », la « légende d'Artus, roi des Bretons », etc... 20 frs.

C'est la richesse que vous aimez et ce ne sont pas les hommes ; et dans le temps où nous vivions, c'étaient les hommes que nous aimions !

Mes bras sont maigres et osseux ; jadis, ils caressaient et ils entouraient des cous de rois. Je ne tiens plus de douce conversation, et l'on ne tue plus de mouton pour ma noce ; ma chevelure est toute grise et elle est, ce n'est pas dommage, couverte d'un voile.

La pierre des rois à Tara et le trône de Ronan à Bregon, voilà longtemps que les tempêtes les ont atteints et les tables de pierre de leurs tombes sont vieilles et ruinées...

Je sais ce qu'ils font maintenant ; ils rament et ils rament à travers les roseaux du détroit d'Alma, et froide est la demeure où ils dorment...

Le flux et la seconde vague du reflux, l'un et l'autre ont passé sur moi, en sorte que je les connais bien.

Le flux n'atteindra plus ma hutte silencieuse. Quoique plus d'un soit, comme moi, dans le noir, sur eux tous, du moins, une main s'est posée.

Heureuse l'île de la grande mer que le flux, après le reflux, visite ! Pour moi, je ne m'attends pas à ce que le flot remonte, après le jusant, jusqu'à moi.

CHANT DU RENDEZ-VOUS APRÈS LA MORT

(La femme ne doit pas adresser la parole au spectre)

Silence ! femme, ne me parle pas ! ma pensée n'est pas avec toi, ma pensée est encore à la bataille de Feic.

Mon corps sanglant git à côté de la pente des deux rives et ma tête est restée sans être lavée, au milieu des guerriers, dans la mêlée sauvage.

C'est de l'aveuglement de donner un rendez-vous, sans prévoir la rencontre avec la mort, et le rendez-vous que nous nous sommes donné, je l'ai tenu dans la pâle mort...

Je ne suis pas le seul, dans l'ardeur du désir, à m'être égaré pour me rencontrer avec une femme. Je ne te reproche rien, bien que ce fût pour toi que je me battais ; misérable est notre dernière rencontre...

Du tranchant d'une lance, Morrigan est venue à nous ; c'est elle qui nous a excités ; nombreuses sont les dépouilles qu'elle lave, et terrible l'odieuse rière qu'elle rit.

Elle a jeté sa crinière sur son dos ; il faut un cœur vaillant pour ne pas faiblir devant elle ; quoiqu'elle soit si près de nous, ne laisse pas la frayeur te prendre !
Au matin, je me séparerai de tout ce qui est humain, et je suivrai la troupe guerrière ; va à la maison, ne reste pas ici, la fin de la nuit approche
De tout temps l'on se souviendra de cette chanson de Fothad, et ce que je t'ai dit ne restera pas sans renom, si tu te rappelles ma prière...

J'entends le sombre oiseau qui jette un joyeux salut à tous ceux qui furent fidèles ; ma parole, ma forme sont d'un spectre ; silence ! femme, ne me parle pas !

BERCEUSE DE DIARMAID ET DE GRAINNE

Dors un peu, un petit peu, car tu ne dois pas craindre le moins du monde, homme à qui j'ai donné mon amour, Diarmaid, fils d'O'Duibhné !

Dors tranquille ici, descendant de Duibhné, noble Diarmaid ; je veillerai sur toi pendant ce temps, fils du bel O'Duibhné...

Qu'il soit égal, ton sommeil, comme fut, au Sud, le sommeil de Dedinach aux grands poètes, quand il prit la fille de Morann, malgré Conall du Rameau Rouge !

Qu'il soit égal, comme fut, au Nord, le sommeil du beau Finnchadh d'Assaroi, quand il enleva Slâiné, malgré Faibbé à la tête dure !

Qu'il soit égal comme fut, à l'Ouest, le sommeil d'Ainé, fille de Galian, quand elle partit, à la lueur des torches, avec Dubhthach de Doirinis.

Qu'il soit égal comme fut, à l'Est, le sommeil du brave et fier Degha, quand il prit Coinchenn, fille de Binn, malgré le féroce Dichell de Duibhreann...

Notre séparation est la séparation des enfants d'une même maison, la séparation du corps et de l'âme, héros du brillant lac Carman !...

Le cerf, à l'Est, ne dort pas et ne cesse de bramer ; bien qu'il soit dans les bosquets des merles, il n'a point envie de dormir.

La biche ne dort pas et elle gémit pour son petit tacheté ; elle court parmi les buissons ; elle ne dort pas dans son repaire....

Cette nuit, le coq de bruyère ne dort pas dans les landes battues du vent sur la colline ; doux est son cri clair ; entre les ruisseaux il ne dort pas.

Dors un peu, un petit peu, car tu ne dois pas craindre

le moins du monde, homme à qui j'ai donné mon amour, fils d'O'Duibhné, Diarmaid !

Si prenants furent être ces chants gaéliques que leur magie vous empoigne encore à travers la traduction française, et l'on ressent alors ce qu'aucune explication ne peut nous apporter : *l'assurance d'être Celtes*.

Tout dans ces poèmes, écrits il y a des siècles et des siècles, exprime nos cœurs et nos paysages, jusqu'à nos habitudes de langage, avec une intimité qui tient du prodige et nous fait gémir de nostalgie. Le rôle du peuple celte apparaît tout à coup dans sa grandeur muette et oubliée, hormis en notre Extrême-Occident. Ce sont les Celtes qui ont apporté aux populations diverses et aux clans rivaux de nos pays un peu de leur audace guerrière et de leur humeur itinérante ; c'est eux qui ont laissé au peuple des vaincus une part de leur fierté. Par eux a été permise dans l'Occident de l'Europe la naissance de nations plus jeunes, de deux surtout : l'Irlande gaëlique et la Bretagne armoricaine, BREIZ et EIRE, — qui garderont intact le devoir de leur piété ! (27)
Seules aujourd'hui, elles portent sans faiblir leur empreinte, celle de leur langue, de leur bravoure et de leur gentillesse.

R. GLEMAREC.

(27) Les bases d'un nationalisme celtique en notre Bretagne armoricaine sont particulièrement bien définies dans deux articles de Star : n° 9, ALLBROGAT, *Nos deux bases, Irlande et Prusse* ; n° 10, Olier MORDREL, *Racisme breton*.

APPENDICE I

DECOUVERTE PRECOLOMBIENNE DE L'AMERIQUE ET ANCIENNES NAVIGATIONS DU NORD

Cette grosse énigme historique est débattue à fond, et de façon très sûre, par Henri BEUGHAT, aux chapitres 2 et 3 de l'Introduction, p. 13-51, de son *Manuel d'Archéologie Américaine (Amérique préhistorique, civilisations disparues)*. Paris, A. Picard, 1912. Les savants les plus critiques admettent aujourd'hui que les terres de Markland et de Vinland (Terre-Neuve et la Nouvelle-Ecosse) durent être abordées, aux alentours de l'an 1.000 après Jésus-Christ, par les navigations de l'islandais Leif Eriksson, c'est-à-dire par des Scandinaves. Une autre classe d'érudits tenait cependant pour véridiques des témoignages beaucoup plus anciens de l'existence de terres transocéaniques : ainsi le professeur Paul GAFFAREL dans sa thèse : *Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent avant Christophe Colomb*, Paris, 1869. Les *imrama* irlandais rentrent dans cette catégorie, tous ces récits de navigations merveilleuses dans l'Ouest à la recherche des « terres des bienheureux », comme les célèbres voyages de Bran fils de Febal, de Maëlduine, plus tard de saint Brendan ; un écho de tout cela persiste au Moyen-Age dans la légende des Sept Cités saintes, sises en l'île atlantique d'Ant-Ilia, et fondées, dit-on, par des réfugiés chrétiens *galiciens* et *portugallois*, qui sont d'anciens émigrants bretons ayant fui par mer l'île de Bretagne ! Eugène BEAUVOIS admet sans détours que les moines gaëls poussèrent jus'en Amérique et commencèrent d'y répandre la foi chrétienne, des siècles avant Christophe Colomb ! les marins scandinaves n'auraient fait que reprendre cette route, dans leurs postérieures « découvertes », et que profiter de la longue expérience celtique d'un autre monde situé dans l'Ouest ? (Voir son article : *La Grande-Irlande ou le pays des blancs précolombiens du Nouveau-Monde*, Journal de la Société des américanistes, Paris, nouv. série, t. II, 1904, p. 189-231). On ne peut qu'être frappé de voir combien la très antique communauté de cultes et de religion récemment exhumée par H. Wirth de part et d'autre de l'Atlantique Nord vient étayer ces présomptions ; combien même cette nouvelle théorie ethnographique tend à résoudre très simplement la part de « mystère » inséparable de la découverte colombienne : entre notre « ancien » monde et le nouveau, plus exactement entre les vieilles races barbares placées aux bords des deux continents, les relations n'ont en réalité jamais cessé, à travers les mers du Nord, durant toute la préhistoire, ni même les échanges de populations ; et le souvenir s'en était confusément gardé. Remarquons, pour conclure, que Beauvois n'a fait au fond que développer l'intuition divinatoire, et parfaitement méconnue, de deux savants en l'étude du Mexique ancien, le gentilhomme normand Hector de Charencey et l'abbé flamand Brasseur de Bourbourg, qui eurent le courage, au siècle dernier et en

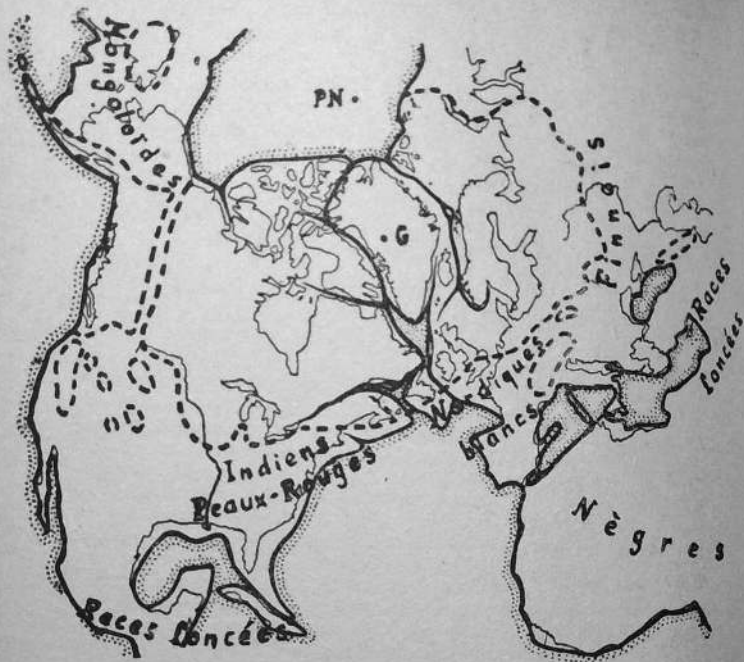
pleine rage de « parenté indo-germanique », de lancer les hypothèses qui viennent d'être confirmées par Wirth. Lire pour complément : Paul LE COUR, *Traditions celtiques et américaines*, n° 67 de la revue *Atlantis*, Vincennes, sept. 1938 ; et le livre du norvégien Organ OLSEN, *La conquête de la Terre, histoire des découvertes et des explorations*. Paris, Bibliothèque historique Payot, 1933-1935 (voir tome I, p. 53-63, 154-158, 169-189, 200-212, 241-253).

APPENDICE II

HYPOTHESE DE WEGENER

Alfred WEGENER : *La genèse des continents et des océans. Théorie des translations continentales*. Nouv. trad. franç. par Armand Lerner, Paris, libr. Nizet et Bastard, 1937, 35 frs. La théorie de la « dérive », qui a eu pour point de départ l'observation très judicieuse de Wegener que le dessin des côtes brésiliennes s'encastrait très exactement dans l'angle africain du golfe de Guinée, n'est cependant pas encore acceptée unanimement par les géologues. Elle suppose que les masses continentales (y compris leurs socles faiblement immergés) sont une partie nettement distincte de l'écorce terrestre, le *Sial*, sorte de radeaux rigides glissant insensiblement sur le fond plus plastique des Océans, le *Sima* ? (Voir par ex. les cartes p. 18-19, 74 et 174.) Pour la partie qui intéresse notre étude, l'hémisphère Nord, on comprend aisément que le mouvement de rotation polaire ait disloqué progressivement la masse continentale unique où s'étendait encore la grande calotte glaciaire, au début du quaternaire : d'où lente séparation de l'Amérique du Nord d'avec l'ancien Continent, et formation d'un vide circumpolaire où s'est logé l'actuel Océan glacial arctique. Remarquons, à l'actif de cette théorie et augmentant notablement sa vraisemblance, combien elle a facilité à H. Wirth son explication des migrations nordiques de continent à continent, qui sans elle resteraient une énigme ! (Voir la carte hors-texte ci-contre.)

Sur le problème connexe des « glaciations » — dont Wegener fournit pour la première fois une solution simple et satisfaisante — le mieux est de consulter la mise au point qui en est faite par Emmanuel DE MARTONNE, au tome II de son grand : *Traité de géographie physique*, 4^e éd., Paris, chez Armand Colin, 1928. N'oublions pas en effet que ces cataclysmes d'ordre « cosmique » touchent d'assez près l'origine des diverses races humaines et qu'ils ont fortement influencé le développement de l'espèce à ses débuts, puisque les premiers restes humains rencontrés sont antérieurs aux glaces ! On s'initiera à la « paléontologie humaine » dans l'excellent petit livre de L. JOLEAUD : *Eléments de paléontologie*, 2^e éd., Paris, 1934, tome II, 12 fr. 50. (Collection Armand Colin, n° 30.) Une application de l'hypothèse de Wegener à notre pays per-



SOCLES CONTINENTaux A L'ÉPOQUE DES GRANDES GLACIATIONS QUATERNAIRES

d'après WEGENER, avec l'emplacement approximatif des populations préhistoriques circumpolaires, selon WIRTH.

PN. : Emplacement actuel du Pôle Nord.

G. : Emplacement présumé du Pôle Nord pendant les glaciations.

Trait plein, souligné par des pointillés = Rebord des socles continentaux.

Pointillé en petits traits pleins = Limite maxima de l'extension de la grande calotte glaciaire.

mettrait par exemple d'expliquer la formation du golfe anglo-normand jusqu'à la baie du Mont Saint-Michel bien mieux que par la série d'envoyements généralement proposée; sur ce point de géologie, en rapport assez étroit avec nos origines préhistoriques, on lira l'étude du Dr GIDON : *Les submersions irlandaises de l'âge du bronze*, p. 204-218, de l'ouvrage déjà cité de Bessmertny; de même P. MORIN, *Le golfe normand-breton, sa formation et ses vicissitudes quaternaires*, Annales de Géographie, Paris, tome XL, 1931, p. 1-23.

« Nous ne visons pas seulement ici les professeurs d'antipatriotisme, mais les prêcheurs, plus dangereux, de patriotisme mou. On anémie et on sénilise à la longue un pays en l'élevant dans la religion exclusive de la sécurité. On atrophie ainsi lentement et sûrement un réflexe profond : le sens du risque. Nous avouons n'avoir partagé ni l'indignation ni l'ironie soulevées dans une partie de notre presse par le mot de Papien : « l'Allemand aime mieux mourir sur un champ de bataille que dans un lit ». La sécurité est un bien, elle ne doit pas devenir un autel. Le mot paix n'a pas droit à la majuscule des absolus. Pas une harangue officielle qui ne nous ait offert depuis quelques quinze ans, prononcée sur le mode grave, la phrase rituelle sur l'indéfectible... Le mot paix prend lentement le sens du mot PEUR pour les oreilles étrangères.

(Extrait de « L'Évangile de la Force », p. 247, par Robert d'Harcourt.

War vez Mari Gloaheg-Kalloch Mamm ar Barz Bleimor

Fromet ez eo bet ar Vrezoned gant kelou maro, d'he 85 vloaz, d'ar gwener, 1^a ebrél, mamm J.-P. Kalloch, ar barz Bleimor.

N'eo ket moarvat, pegwir eo aet mamm skrivagner « Ar en Deulin » da anaon en ospital ar re-goz e Porz-Loeiz, nepell diouz an Oriant. Bihan eo ar wenneien a vez dastumet gant ar varzed diwar o oberou. N'oa ket bet pinvidikaet ar vaouez gaez gant brud he mab, na, ken-nebeut, gant e varo, d'e 28 vloaz, « evit ar Frañs » ; ouspenn ma oa, siouaz dezi, intañvez-abred eur martolod. Unan e-touez bernou ha bernou re-all.

Ar vaouez koz-mañ, avat, aet ker didrouzik d'ar bed-all, a oa mamm ar barz a zo bet luskellet, entanet, ha maget hor speredou gant e skridou, goude ar brezel, pa n'oa, en dro deomp, nemet eur gouelec'h kras diouz tachenn ar brezoneg. Ha d'ar vamm-se n'hon eus ket marc'hatet eun ivinad eus hon doujañs biskoaz.

Marteze e vo roet deomp aotre, gant lennerien « Stur » da eñvori evito, amañ, e nebeut linennou, ar wech nemeti m'hon eus en em gavet kevret. Ra vo al linennou-se ar gurunenn a lakaomp war vez ar Vrezoned, glac'haret a-hed he buhez hir, hogen hael, a zo bet evit ar wech, eus mamm ar barz Bleimor, ha lavaromp d'heul hemañ :

*Huéh ar er ré-varu-men astennet él lann vras,
Déhé holl er vuhé e zaskori...*

pe « C'houez war ar re varo-mañ astennet el lann vras,
« Dezo holl ar vuhez a zaskori... »

**

Rak, daoust deomp evel kement a vrezonegerien-all, beva diouzomp hon-unan, bet omp perc'hirin, eur wech, war vez Bleimor, en Enez Groe, hag e ti e vamm.

An dra-mañ a voe d'an 29 a wengolo 1925.
Diwar an notennouigou a c'hellomp lenn c'hoaz war eun tamm karnedig — n'hon doa ket nemeur a urz en hor skridennou d'ar mareou-se, — e welomp e oamp aet, kercent ha dilestret diouz bag-treiz an Oriant, da stoui war vez ar C'halloc'h bras. Evesaet hon doa e oa ar groaz — keltiek he stumm ha kizellet gant Le Quéré, Pont-Aven — 2 m. 50 pe 3 vetr sao dezi, ha kaer kenañ gant an tresou garanet er maen. Lennet hon doa ar skridenn :

*Bè Saïet Get Donezoneu.
Iehann-Per Kalloh*

Leshañet « Bleimor ».

Gañnet é Groé, 24 a hourlélen 1888,

Marvet ofisour, er Brezél Bras

Etal Urvilliers, 10 a Imbrill 1917.

Skriñet en dès ur haër a livr

« Ar en Deulin ».

Brethiz, pedet aveiton.

Bleñnet brao e oa ar bez. Hag, hervez hon notennou, ragachat a rae filiped, a vil-vern, er vered hag en-dro da voger ar vered. Klevet e voe eun taolig-kloc'h. Gwelout a raemp ar mor, ouz tu an douar bras, gant eur vag-lien, pell. Ha neuze, moueziou bugale er vourc'h, hag an noz o tont.

Goude beza pedet war vez ar mab, ne vijemp ket aet kuit diouz enez Groe, a-dra-sur, hep mont da saludi ar vamm. N'oa ket diaes mont da Gerklavizig, he chomlec'h. Anavezet e oa gant an holl mamm ar « Bleimor » : ouspenn ma oa an ti aes da gavout, e-unan a-hont, gwennkann, war al « lann vras », nepell diouz eur maen-hir, hini Salver-ar-Bed.

Ne vo souezet den, ganeomp, pa lavarimp e voe graet deomp degemer ouspenn eget dereat : kalonek. Ganeomp, a-dra-sur, e teue brezoneg mat, hini ar vro vigouden. Mamm J.-P. Kalloh a gomze brezoneg hec'h enez ouz

doare bro-Wened. Nag an eil nag eben, n'oamp ket barrek, d'am ampoent da lakaat hon doareou distaga da glota. Hep dale pell, e stagas an eil hag egile gant ar galleg, ha kaoz en-dro ganeomp hon daou diwar-benn ar mab lazet er brezel, hag ar barz dispar anavezet ganeomp e levr linenn-dre-linenn.

Ma voe ankounac'haet gant ar weladenner a oa ac'hanomp, an eur, evel just, hag hor meno pedi an intañvez goz da zont da zibri er vourc'h. Rak, mar deo gwir n'omp ket bet dalc'het morse war hor c'haoz, mamm ar barz « Bleimor » a 'z ae he zeod en-dro ivez. Hi, avat, n'oa ket bet ankounac'haet ganti he « dever ostizez », evel ma lavar ar C'hallaoued. A-barz zoken m'hon doa taolet evez, e oa bet lakaet dirazomp, war an daol, eur pezh alumenn-viou, ha gwin, peadra terri sec'hed n'oar den pet martolod.

Dre douez, ivez, e tigore turetannou, hag e lakae deomp, war an daol, da sellout piz outo — hag e raemp — eñvorennoù ha relegennoù he mab. Gwelout a rejomp, aet da vergl, ar chadenn-arzorn, a oa engravet war ar plak anezi, ano « J.-P. Calloc'h, 1908 », hag eur vedalenn a Santez Anna-Wened, ha forz luc'hskeudennou.

Hervez a gredomp, e oamp deut mat kenañ da vamm Kalloc'h, rak kiinnig a rae d'eomp dibab ha kas ganeomp kement tra a blije d'eomp eus ar pezh a oa chomet war-lerc'h he mab. Ma vije bet c'hoarvezet an dra bremañ, ne lavaromp ket hor bije nac'het ar profou prizius-se. D'am ampoent, avat, — 25 vloaz e oamp — dianav, paour, ne gredjomp ket, ha ne fellas ket d'eomp touella fiziañs ar vaouez gaer-se. Ouspenn eget nac'h kemer n'tra, ali start a rejomp dezi chom hep kiinnig mui d'an estren envorennoù he mab.

Ret e voe d'eomp, koulskoude, kas ganeomp, e koun, trajedienn Job Ar Bayon : « Nikolazig » e brezoneg Gwened, gant eur skridenn verr, diwar zorn « Bleimor » e liou ruz : « J.-P. Calloc'h, Lorient, août 1909 ».

Meneget e voe darempredou hag anaoudegeziou ar barz, rak anaout a raemp meur a unan. Kaoz a voe ivez euz planedenn drist meurbet an tiegez ; an tad, martolod, flastret er Groazig, war hon eus soñj ervat, etre e vag hag mein ar c'hae ; ar merc'hed deut da vaouezed yaouank ha drastet gant eur c'hleñved divalo ; unan eus ar baotred simplik e benn, siouaz, hag egile, an hini brudeta, kouezet er brezel.

A-dra-sur, e vezemp, par welloc'h, ma c'helled, perak e oa ker trist holl varzonegou ar barz « Bleimor », trist-kañvaouüs, daoust d'e feiz tomm-meurbet, ha d'e nebeut

a oad, d'e yaouankiz, mammenn levenez dinec'h, peurliesia.

Hag e lavare d'eomp mamm Kalloc'h, rak, pep eil tro, e teue brezoneg ganeomp :

« Er peur keh kroedur, ya ! skriüet en des treu braü, sur ! »

Eur mare all bennak, e kanas, evel eviti hec'h-unan, pennadou eus ar son « Jezus-Kroedur ». Hen anavezout a rae penn-da-benn.

N'oufemp ket lavarout piou a droc'has ar gaoz da genta. Diwezat e oa atao. Ret-mat e voe aoza d'eomp eur gwele ; ha ni er-maez da aveli hor penn. Sioul meur-bet e oa an noz, hep eur pikad avel, hep an distera trouz. Luc'ha rae peder gwech, heul-da-heul, tour-tan ar Penn-Maen.

Petra lavarimp muioc'h ? Ar gwele a voemp lakaet da gousket e-barz, e oa eeun-hag-eeun hini ar barz Bleimor. Ouz speurenn wenn-razet tal ar gwele e oa istribilhet eul luc'hskeudenn dioutañ, brasaet, ha lakaet dindan eur stern-goad. Evit ar peurrest, n'oufemp ket lavarout ez-reiz penaos e oa annezet ar gambr, rak moan eo hon notennou.

Eun dra, avat, a zo chomet resis en hor spered : hon esmae, pa voe ret d'eomp en em lakaat e gwele ar barz hael. Hag eun dra all : ar fiziañs karantezus a voe diskouezet dioustu gant mamm J.-P. Kalloc'h d'ar paotr yaouank dianav ha paour, a oa deut eun abardaevez a wengolo d'he saludi, en abeg d'he mab, skriver « Ar en Deulin ».

Ra vo flour, kichen he mab brudet, he fried hag he bugale all, kousk diweza, e bered Enez Groez, Mari Gloaheg, maouez I.-P. Kalloc'h !

Y. DREZEN.

▼
« IL N'Y A VILAIN QUI TIENNE PAROLE,
S'IL NE TROUVE PAS SON COMPTE A LA TENIR. »

DON QUIJOTE 1/31.

(Inscription murale
dans le Pavillon de la République Espagnole,
à l'Exposition de Paris 1937.)

CORRESPONDANCE

A propos d'une Médecine Bretonne

I

« TOUTE MEDECINE EST BRETONNE. »

Jusqu'au début du XIX^e siècle, le père incontesté de la Médecine était le grec Hippocrate : pendant plus de deux mille ans, ses principes scientifiques rudimentaires et ses principes moraux, d'une incontestable élévation, ont été les guides de toutes les générations médicales et de tout enseignement des sciences biologiques.

En quelques années tout cela a été changé : la médecine moderne est née brusquement, non point en tant que science : la médecine ne sera jamais une science, mais bien l'art d'appliquer à l'homme sain comme à l'homme malade les notions acquises dans les sciences physiques, chimiques ou naturelles, mais en tant que méthode. La médecine manquait de classification : désormais toutes les maladies connues ou à connaître trouvèrent leur place dans le cadre anatomo-pathologique. La médecine manquait de procédés d'investigation : elle les reçut sur-tout du fait de la découverte de l'auscultation et des méthodes qui s'y rattachent. Avant tout cela il n'y avait à peu près rien. Désormais, il y avait, sinon absolument tout, du moins place pour tout dans un édifice magnifiquement ordonné et probablement définitif.

A qui l'humanité est-elle redevable de ce merveilleux

présent, dont il ne peut sortir en aucun cas quelque mal que ce soit — et combien diffère-t-il par là de tous les progrès qui ont été réalisés en physique, en chimie, en mécanique, en bactériologie même ? De ce merveilleux présent, dont à chaque minute, à chaque seconde, en mille points de la planète à la fois, un médecin fait bénéficier un malade ? Sans doute, à plusieurs équipes d'infatigables chercheurs, à des générations successives d'hommes de science, penchés sans arrêt sur le malade, sur le cadavre, et se transmettant de lustre en lustre le résultat de leurs difficiles observations. Nullement. Cette création extraordinaire et prodigieuse est l'œuvre d'un seul homme, d'une seule intelligence, d'un seul cœur, car le cœur y a sa part.

Laënnec « le plus grand médecin depuis Hippocrate », ont écrit les uns, « le plus grand médecin de tous les temps » n'ont pas craint d'affirmer les autres, parmi les savants du monde entier qui ont célébré avec éclat en 1926 le centenaire de sa mort.

Laënnec, — dont le nom seul affirme l'origine celtique, — Laënnec, né à Quimper, d'une famille qui habitait la Cornouaille depuis l'« Excidium Brittanorum », depuis les invasions bretonnes des V^e et VI^e siècles.

Laënnec qui revendiquait hautement, en toutes circonstances sa qualité de « Bas-Breton ».

Laënnec qui rapprit à Paris vers la 25^e année, — alors qu'il avait déjà fait quelques-unes des découvertes destinées à l'immortaliser (celle de la cirrhose en particulier) — cette langue bretonne que parlaient et écrivaient son père, homme de lois, songrand-père, avocat et maire de Quimper, son oncle Guillaume, le savant médecin nantais.

Laënnec, collaborateur et ami de Le Gonidec.

Laënnec, prédécesseur et peut-être inspirateur de la Villemarqué, à qui seules les années ont fait défaut — il mourut à 45 ans — pour élever à la langue bretonne un monument aussi grand et aussi durable que le livre immortel de l'Auscultation Médiante.

Au moment où j'écris, j'en ai sous les yeux la preuve et je parcours une fois de plus la précieuse grammaire celto-bretonne de Le Gonidec, annotée de sa main, et les notes innombrables de sa belle écriture, où la profession médicale n'est pas oubliée : j'y retrouve en effet l'expression : « dour goular » eaux minérales (goular, fade) que Vallée n'a pas retenue dans son grand dictionnaire, bien que Troude l'ait admise. Ainsi donc de même que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle on pouvait dire : « Toute

médecine est grecque », nous devons aujourd'hui affirmer et proclamer, partout et toujours : « TOUTE MEDECINE EST BRETONNE ».

II

D'UNE MEDECINE BRETONNE

Laënnec lui-même, génie universel, père d'une méthode médicale applicable en tous temps et en tous lieux, nous a donné l'exemple d'une « médecine bretonne » en ce triste hiver 1813-1814, où il réunit dans une même salle de son service à la Salpêtrière tous les conscrits de langue bretonne jusque là dispersés aux quatre coins de l'hôpital : La langue bretonne « le médicament sur lequel je puis le plus compter », écrivait-il le 15 avril 1814. Et dans cette admirable lettre à Mgr de Crouseilhe (2 juin 1814), que devraient savoir par cœur tous les enfants des écoles de Bretagne : « J'ai eu la consolation de n'en perdre qu'un sixième, mortalité qui serait effroyable dans d'autres temps, mais qui était faible pour ce moment. J'ai perdu à peu près le tiers des malades français confiés à mes soins et c'était le terme moyen de la mortalité dans la plupart des hôpitaux militaires de Paris. »

La guerre de 1914-1918 nous a donné une proportion toute différente ! Qui donc aurait renouvelé le geste de Laënnec ? Cette « médecine bretonne » pour « l'usage externe », si j'ose dire, nous la retrouvons aujourd'hui, ou nous voudrions la retrouver, hors du pays breton, là où sont assemblées des colonies importantes de Bretons : à Paris d'abord, au Havre, à Toulon, à Cannes — où les équipages des bateaux de plaisance sont presque uniquement bretons — à Trélaté, en Dordogne, et sur « toutes les mers du monde », en particulier à Terre-Neuve, en Islande, avec les pêcheurs de morue, médecine où l'emploi de la langue bretonne est le meilleur médicament.

L'existence d'une « médecine bretonne » se trouve encore justifiée par l'existence d'une « pathologie bretonne », non qu'il y ait des maladies particulières à la Bretagne, mais des maladies particulièrement fréquentes en Bretagne. Est-il besoin de vous en rappeler les noms ? Tout le monde sait, hélas ! les ravages de la tuberculose et de l'alcoolisme parmi les Bretons. Toutes les observations et toutes les statistiques s'accordent pour mon-

trer que non seulement l'un et l'autre s'élèvent sur le territoire breton à la fréquence la plus grande du monde entier, peut-être, mais qu'on les retrouve encore dans des proportions aussi fortes chez les Bretons émigrés, chez les enfants et les petits-enfants des Bretons émigrés — le médecin lieutenant-colonel Sieur, poitevin en garnison à Rennes, dont il faut connaître et admirer la campagne en faveur de l'examen radiologique systématique des recrues, s'est justement ému, avec bien d'autres, du chiffre si élevé des tuberculeux bretons : 1 tuberculeux sur 187 jeunes soldats examinés, et s'est appliqué à en rechercher la cause. Ce n'est pas le lieu de le suivre ici dans les détails de son argumentation. Mais une remarque s'impose : c'est que ces deux maladies : tuberculose, alcoolisme, sont des affections de sociétés déprimées, sans résistance physique, sans résistance morale, de peuples qui s'abandonnent, qui n'ont plus confiance en eux-mêmes, qui ont perdu leur « raison de vivre », de peuples réduits en servitude, de peuples martyrs. Et si étrange que cela puisse paraître à des médecins positivistes, fussent-ils bretons, après avoir longuement réfléchi à cette question, après avoir observé pendant des années dans un poste de première ligne, si l'on peut dire, cette pathologie spéciale d'une partie de la population paysanne et ouvrière bretonne, nous sommes aujourd'hui convaincus que seul un Etat breton, en rendant au peuple breton sa fierté naturelle et le sentiment de vie nationale propre, permettra à chaque organisme breton de recréer en soi les défenses naturelles nécessaires. Sans préjuger bien entendu des organisations techniques propres dont bénéficierait surabondamment à l'heure actuelle les petits Etats comme la Suisse, la Hollande, le Danemark, le Portugal, les Pays Scandinaves...

Enfin nous accordons volontiers au sage Katuvokos, pour qui l'œuvre de son grand compatriote Hippocrate n'a sans doute pas de secret, qu'il doit exister une « médecine bretonne » inspirée à la fois de l'âme et du sol bretons, une médecine respectueuse de la personne humaine et de ses aspirations supra-terrestres, si caractéristiques de la psychologie bretonne — une médecine respectueuse des vieilles légendes et des vieilles pratiques populaires, où tant de vérité se retrouve sous les fantaisies apparentes — la médecine des plantes et des fontaines.

Bien que ce terme soit à l'ordre du jour, nous n'avons pas encore parlé de « race bretonne » ! Abstention volontaire : il ne nous convient pas aujourd'hui de pénétrer

sur ce terrain difficile. Quelque soit la persistance à travers les générations successives du sang ancestral dans une société humaine, chacun admettra volontiers que l'organisme humain, nourri pendant des siècles et des siècles des produits du sol natal, s'est modifié en fonction des apports ou des carences de ces produits indigènes. Pour être utile et digne de son objet, la « MÉDECINE BRETONNE, DOIT CONNAITRE DE LA FAÇON LA PLUS PARFAITE CE QUE L'ON POURRAIT APPELER « LA GEOGRAPHIE CLINIQUE » DE LA BRETAGNE. TOUT LE MONDE SAIT QU'EN SUISSE L'EMPLOI OBLIGATOIRE D'UN SEL DE CUISINE ADDITIONNE DE FAIBLE QUANTITE D'IODE A FAIT RECULER LE GOITRE ET LE CRETINISME. IL PARAÎT TRÈS PROBABLE QUE CERTAINS SELS MINÉRAUX SONT ABSENTS OU DU MOINS INSUFFISANTS DANS LE SOL BRETON ET QUE L'ADDITION AUX ALIMENTS DE CE QUI FAIT DÉFAUT, DANS DES PROPORTIONS JUDICIEUSES, MODIFIERAIT BEAUCOUP L'ORGANISME DES BÊTES ET DES GENS : CERTAINES EXPÉRIENCES AGRICOLES ACTUELLES PARAÎSENT SUR LE POINT D'EN DONNER UNE ÉCLATANTE DÉMONSTRATION ».

III

BRETAGNE ET HOMÉOPATHIE

Que penser de l'allusion prudemment interrogative de Katuvolkos au succès en Bretagne de la médecine homéopathique ? Songe-t-il aux produits de l'abbé Chaupitre, prêtre du diocèse de Rennes, devenu populaire par la publicité d'habiles commerçants parisiens ? En réalité la Bretagne est venue tard à l'homéopathie scientifique : sans doute a-t-elle donné naissance, presque en ses marches poitevines, dans la région de Basse-Loire, à l'une de gloires de l'homéopathie française, Pierre Jousset, fondateur d'une dynastie parisienne prospère.

Rien ne permet d'affirmer que ces deux grands créateurs, Laënnec, né en Bretagne, Hahnemann, né en Saxe, qui étaient contemporains et ont publié leurs principales œuvres exactement à la même époque, aux environs de 1820, se soient intéressés à leurs travaux réciproques, bien que l'un et l'autre se soient à juste titre proclamés les continuateurs d'Hippocrate.

En dehors de Paris, le principal foyer d'homéopathie en France fut la ville de Lyon : elle le demeure encore, et c'est un médecin d'origine italienne, Des Guidi, qui en fut l'initiateur.

Sans doute certaines pratiques populaires bretonnes relèvent des lois de l'homéopathie sans le savoir : nous en avons personnellement découvert quelques-unes, tel ce traitement des plaies par une macération dans du vin de la fleur du Souci, c'est « la teinture de Calendula » des homéopathes, depuis longtemps employée par une famille de guérisseurs du pays de Guérande.

Sans doute, Renan, recommandant à sa mère de prendre le soir une goutte de café pour obtenir le sommeil, appliquait sans le savoir la célèbre loi de similitude : « similia similibus curantur ».

Ayant eu un jour la joie de faire la connaissance du bon barde et guérisseur Loeiz Ar Floc'h, nous eûmes la surprise de l'entendre parler, avec le meilleur à-propos, d'un certain nombre de remèdes homéopathiques. Mais comme le monde est petit, nous rencontrâmes l'année suivante l'homéopathe à la fois breton et parisien qui avait enseigné à Loeiz Ar Floc'h les rudiments de la matière médicale.

L'homéopathie bretonne n'existe pas, encore qu'un bon nombre des homéopathes de l'heure présente portent un nom celtique. Nous pensons qu'elle n'existera jamais, car l'homéopathie n'est qu'une étape sur la voie de cette philosophie de la médecine, toute nouvelle née, que l'on appelle fort heureusement le néo-hippocratisme, terme que Laënnec lui-même eut adopté volontiers, Laënnec dont la thèse de doctorat, soutenue le 22 prairial an XII (11 juin 1804) avait pour titre : « Propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique ».

DOCTEUR R.

NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT

POUR UNE POLITIQUE GÉNÉRALE

Un lecteur inconnu nous adresse cette critique :

Je ne sais pas si *Stur* se rend bien compte d'une chose : l'avenir n'est pas à la Bretagne, il est à quelque grand programme d'organisation et de gouvernement de l'Europe, s'inspirant d'une philosophie ou d'une foi. La Bretagne n'est ni assez grande, ni assez « en main », pour constituer actuellement un facteur historique. L'avenir n'est pas aux Bretons, il est à ceux, — les Bretons peuvent et doivent en être, — qui se rendront maîtres des destinées de l'Europe. Quand je vois mes compatriotes concevoir une politique générale en fonction de leurs trois millions de congénères, j'ai l'impression de me trouver en face d'un innocent qui voudrait chauffer l'océan avec une lampe à alcool. Que nous pensions et décidions ce que nous voulons, cela n'a exactement aucune importance, puisque nous ne disposons pas des moyens nécessaires pour faire rayonner notre influence. Il faut donc au lieu de penser une politique générale en fonction de la Bretagne, penser une doctrine bretonne en fonction d'une politique générale à laquelle nous puissions nous rallier, avec un minimum de dommages ou un maximum d'avantages. C'est de ce point de vue que je me refuse à traiter de vendus ou de lâches les patriotes bretons qui s'obstinent à intégrer l'idée bretonne dans un programme de redressement français ; leur attitude me paraît plus raisonnable que celle du nationaliste breton intégral, étroit d'esprit à la manière des particularistes alsaciens recroquevillés sur leur « Heimat », que la première bourrasque emportera demain comme un fétu de paille. J'accepte encore la largeur de vue de ce Breton que j'entendais ces jours-ci prôner l'incorporation de la Bretagne

à l'Empire britannique, devenant de la sorte un Jersey agrandi et continental. D'autres combinaisons, même les plus hardies, ne m'offusquent pas ; elles sont trop dans tous les esprits pour que j'aie besoin d'y faire la moindre allusion. Ainsi, je crois que *Stur* manque un peu à sa mission qui devrait être de trouver une issue pour l'idée bretonne, dans le vaste monde qui se refait sans elle.

M. R.

*M. R. habite-t-il la Bretagne ? Le timbre de sa lettre ne le laisse pas supposer, et ce simple petit cachet postal explique bien des choses. S'il vivait parmi nous, il saurait qu'avant de trouver une « issue » pour l'expansion bretonne, il faut d'abord assurer le maintien et la survie du peuple breton en péril. *Stur* a choisi de contribuer à cette tâche, c'est la plus urgente et elle lui suffit. Si M. R. avait notre sens des responsabilités vis-à-vis de notre nationalité, il envisagerait avec moins de précipitation de jouer une carte étrangère, qui peut être la bonne, mais aussi, — qui le sait ? — la mauvaise !*

CELTES ET FRANÇAIS

M. L. de Gibourne, Vendéen lecteur de STUR, nous adresse d'intéressantes considérations sur le racisme :

« Toute la partie de *Stur* qui traite du Celtisme et de l'origine probablement celtique de l'Aryanisme est passionnante. Déjà l'école française, qui part du XVI^e siècle avec Jean Bodin, Etienne Forcadel, François Hotman et passe par Boulainvilliers, Montesquieu, Mlle de Lézardière, Gobineau et maintenant l'école celtique, a déjà tous les éléments voulus pour faire la synthèse que tente votre revue. Cette synthèse montrerait la parenté extrême des tribus gauloises et germaniques qui vivaient près du Rhin, venues probablement de la grande forêt du Haut-Danube, et dont les ancêtres pré-Celtes ont arianisé toute l'Europe et notamment la Germanie, dont la langue la plus ancienne contient nombre d'éléments philologiques non-aryens. Je m'excuse de ces termes austères, auxquels les Allemands ont ajouté quelque pédantisme. Mais *Stur* me semble être la revue française (nous pensons que notre correspondant fait allusion à la langue...) la mieux à même de ressusciter les bases de la Science Celtique, puis de répandre ses conséquences politiques dans une élite — et après dans la masse.

J'avoue souhaiter ardemment pour ma part que l'isolement un peu ombrageux du mouvement breton, sans doute nécessaire actuellement, aboufisse à un vaste mouvement français, mené au besoin par des Bretons, et non à un séparatisme qui me paraît stérile, car se séparer de la substance française, encore aujourd'hui, c'est se séparer de l'âme la plus riche. Les étrangers nous paraissent avoir aujourd'hui de la sagesse plein la bouche. Mais dès qu'on veut approfondir cette sagesse, on commence à se perdre. C'est que leur sagesse vient des idées plus ou moins répandues à travers les âges par l'élite française, et qui nous reviennent maintenant. En revanche, je le dis en tant que Vendéen donc voisin, si la Bretagne doit lancer un grand mouvement en France, continuant et modernisant l'école raciste française, très puissante et ancienne, que j'étudie actuellement avec un ami français, maintenant à Berlin, je crois pouvoir affirmer que vous serez suivis, car votre levier celtique peut soulever des montagnes et déboulonner enfin une Romanité dont nous avons tendance à n'adopter que les vices et les fautes (ce qui n'était pas le cas d'un esprit comme Montesquieu).

...Dans le sursaut intérieur français qui peut-être jaillira de la stupeur actuelle, après les palabres byzantins de M. Léon Blum, vous sentirez peut-être que vous aurez bientôt une carte à jouer. Puissiez-vous la jouer en faveur du Vieux Pays dont vous faites partie, jamais contre lui. Vous aurez besoin de manier la publicité des masses : c'est encore en France et sur la paysannerie française qu'elle pourrait être la moins plate... »

Les Celtes anciens qui ont occupé, à différentes époques, plus de la moitié de l'Europe, ont laissé des souvenirs dans presque tous les pays occidentaux, dans trois pays en particulier : l'Allemagne (Suisse, Autriche), l'Angleterre et la France, et bien entendu plus que partout ailleurs dans les pays restés celtiques : Irlande, Bretagne, Ecosse, Galles, Cornwall... L'étude du passé celtique qui négligerait les sources françaises ou allemandes, qui refuserait la collaboration des chercheurs non-celtes n'aurait aucune base sérieuse. De même, une idée d'ordre aussi général que le racisme, qui voudrait de parti-pris ignorer l'attitude des penseurs français à l'égard de la question, se priverait sans profit de lumières précieuses. Nous suivons donc volontiers M. de Gibourne dans la première partie de sa lettre. Nous admettons volontiers également que la

jeune école raciste bretonne prenne bientôt un tel lustre qu'elle finisse par influencer des courants intellectuels purement français (... ou allemands) quelque épreuve que cette perspective fasse subir à notre modestie. Mais pour franchir allègrement, par une sorte de tour de passe-passe, le fossé qui sépare l'érudition de la politique et le travail des lettrés de la vie du peuple, il faut la poussée évidente d'un parti-pris national que nous respectons, mais qui n'est pas le nôtre. M. de Gibourne, pour lequel individuellement nous sommes prédisposés aux égards les plus sympathiques, nous offre, en invitant la Bretagne à se consacrer au relèvement de la France, la dernière et la plus séduisante mais aussi la plus dangereuse formule d'utilisation des Bretons. Il connaît assez notre situation pour comprendre qu'en nous rendant à son invite nous trahirions notre peuple. Depuis trop longtemps la Bretagne sert la France de toutes les manières et la France se sert de la Bretagne. A force de s'oublier, elle se laisse proprement écraser. Bretons, nous n'avons plus une minute à perdre si nous voulons profiter de notre dernière chance ; nous ne pouvons connaître qu'un devoir : celui de sauver la Bretagne et ceci implique une lutte ardente, immédiate et totale contre le système, la langue, la culture et la mystique qui nous tuent : la France.

NOS DISQUES

L'audition de morceaux de bag-pipes ou de horn-pipes est une vraie révélation pour un Breton. Nous possédons bien un instrument à vent traditionnel, le biniou, dont la technique est très proche de celle de la cornemuse insulaire et l'origine sans doute commune. Mais, chez nous, la musique de biniou si originale qu'elle soit, ne s'est guère élevée au-dessus du niveau populaire. Nous avons par exemple des marches paysannes, — surtout en Vannetais, — mais point de marches militaires (1). Sur ce terrain-là, comme sur les autres, l'héritage celtique de la Bretagne continentale, pourtant le plus complet et le plus vivant des « cinq nations », est un de ceux qui a donné naissance aux formes les moins aristocratiques et les moins cultivées. L'Ecosse et surtout l'Irlande, ont conservé quelques somptueux vestiges des gloires royales passées. C'est d'elles dont il faut s'approcher, si l'on veut renouveler ainsi qu'exhausser son sentiment du celtisme. Aucune influence ne peut être meilleure que celle-là sur les Bretons trop enclins à considérer les divertissements d'un folklore parfois rudimentaire, et souvent sans envol, comme le fin mot d'une culture nationale.

Au point de vue de la lutherie, l'influence du bag-pipe s'est déjà fait sentir heureusement en Bretagne. Les biniou que l'on construit maintenant, — grâce principalement à Doric Le Voyer, — sont très supérieurs aux instruments qu'on trouve ordinairement dans nos campagnes; ce qu'il reste à faire, c'est l'éducation des sonneurs eux-mêmes. Un biniou est un instrument *spécial*, d'une tonalité *spéciale*, fait pour une musique *spéciale*. Les Ecossais ne jouent sur cornemuse que la musique écrite pour corne-

(1) Exception faite de « Au son du fifre et du tambour », recueillie par Bourgault-Ducoudray, air fort apparenté à ceux des Lansquenets allemands, et qu'on trouvera dans ses « Mélo-
dies de Basse-Bretagne ».

muse. Nos Bretons ne savent pas toujours cela. Certains jouent n'importe quoi sur le biniou et la bombarde, et on entend des transpositions catastrophiques ! Ne louange-t'on pas tel « Roi de la bombarde », de faire des *tyroliennes* avec son instrument ? Cela me rappelle le vieux sonneur virtuose de Carhaix, le fameux Léon, qui affectionnait particulièrement « Sous les ponts de Paris » et la « Valse brune ». Nous sommes d'avis que pour les tours de force, mieux vaut choisir la corde raide dans un cirque qu'un biniou devant un auditoire breton...

Actuellement, notre vieille musique de biniou est sauvée de la disparition par les élèves de la K. A. V. et de *Nevezadur*, presque tous jeunes gens des villes, employés, étudiants, tandis que les vieux sonneurs des campagnes, pris eux aussi dans le courant de la mode de Paris, s'évertuent à jouer des airs à la mode, voire à l'occasion la « Marseillaise » ou le « Chant du Départ ».

Mais ces jeunes gens sur lesquels reposent tous nos espoirs de renaissance, doivent travailler, se documenter, se cultiver en matière de musique de biniou. Ils doivent acquérir le *sens* de leur instrument, développer leur technique à l'intérieur de *ses possibilités*, et surtout adopter dans leur répertoire les grandes œuvres saillantes de nos frères d'Outre-mer. Nous allons en présenter quelques-unes.

BAG-PIPES ECOSSAIS

Quels points de comparaison pour nous aider à décanter notre stock musical breton, où surtout depuis deux siècles tant d'impuretés se sont glissées ! Rien de mieux, pour commencer, que d'entendre quelques marches écossaises. Elles sentent la lande, comme les marches françaises sentent la route poudreuse et les marches allentandes la cour de Potsdam. Rien n'est plus varié que les marches écossaises, dans le rythme comme dans le sentiment. Le bruit de la mer, le grondement de l'orage, le chant des oiseaux, le hennissement des coursiers de bataille s'y font entendre tour à tour. Le beuglement toujours égal et continu des bourdons est très heureusement scandé par un jeu de tambour très étudié et d'une cadence fort savante. La première impression est un peu celle d'un tam-tam d'hommes blancs, qui produit un espèce d'envoûtement. Musique religieuse, musique de guerre sauvage et douce à la fois, musique de chez nous.

« His Master's Voice » — B 3454
(Orchestre du 2^e bataillon des « Cameron »).

MARCH PAST OF HIGHLAND REGIMENTS

La première face du disque se compose de 3 parties :
a) *Highland Laddie* : rythme typiquement gaël, très loin de la raideur prussienne ou de la précipitation française ; dégage une fierté gaie. On revoit les Highlanders défilant d'une façon légèrement dansante, tenant levés haut les genoux. — b) *Pibroch o' Donail Dubh* (orthographe rectifiée par nous), marche célèbre, plus endiablée, plus militaire que la précédente, plus de raideur dans les jambes et la poitrine bombée. — c) *The Cock o' the North* : promenade, charmant, ritournelle absolument bretonne.

SCOTTISH COMMAND TATTOO SELECTION

Seconde face, quatre parties : a) Marche : *My native Highland Home* : gaie, rythme balancé, plus dansante que les autres. Nous voyons ici qu'en Ecosse comme en Bretagne, les airs de marche sont cousins germains des airs de danse. — b) *Strathspey : Munloch Bridge* : danse obsédante, rythme breton. — c) *Reel : The kilt is my delight* : danse plus rapide, propre aux Gaëls, qui ne semble pas avoir d'équivalent exact chez nous. — d) Marche : *Happy we've been a' th' gether* : moins intéressante.

Tous ces airs sont arrangés dans le caractère par Marshall.

« His Master's Voice » — B 3461

RETREAT — PART 1

(Salut au drapeau au coucher du soleil)

a) *Bagles (clairons)*. Belle sonnerie nostalgique. — b) *Point of War* : Amenée d'une façon énorme par les tambours ; les bag-pipes attaquent comme des bombardes. Noter les finales syncopées à la bretonne. — c) *Tambours* : ils ont aussi quelque chose de dansant... brume, horizons infinis, flots gris. — d) *Retraite : Lochanside* : Tout l'enthousiasme rêveur de la grande race celtique, son ampleur suffoquante, sa tendresse, sa grâce, sa nature altière et céleste... Balancements de révérences dans des lueurs d'épées et des appels de talons !

RETREAT — PART 2

a) Marche lente : *The Highland Cradle Song* : Voici un pas de parade celtique, respirant la force et la grâce, sans brutalité déplaisante. — b) Marche : *The Back o' Benachie* : bien scandée. — c) *Strathspey : Monymusk*. — d) *Reel : High Road to Linton*. — e) Marche : *The Glendruel Highlanders* : caractère dansant.

Ces simples airs de cornemuse, bien orchestrés et bien exécutés expriment un extraordinaire degré de culture, si l'on songe à la pauvreté des moyens instrumentaux. Il est vraiment douloureux de penser que le beau peuple celtique qui a traduit son âme dans ces bardits soit tombé sous l'influence d'un autre peuple qui dans le même domaine n'a su donner naissance qu'à la bastringue de cirque ou aux fadaïses sentimentales.

HORN-PIPES IRLANDAIS

La cornemuse irlandaise à soufflet est un instrument beaucoup plus complet que le bag-pipe. Elle se joue assis, alors que le bag-pipe se joue debout ou en marchant. Le son en est plus aigrelet et les accords plus riches rappellent un peu l'harmonium. C'est un instrument plus évolué, beaucoup plus long à apprendre et pour lequel ont été écrites les plus belles pages de la musique irlandaise traditionnelle.

« His Master's Voice » B 2548

« THE FAITHFUL BROWN COW »

On est surpris au premier abord par la valeur des notes qui n'est pas celle des gammes classiques ainsi que par le « décousu » de la composition, quoique la chanson bretonne par son extrême variété de modes et de rythmes nous ait pétris pour comprendre cela. En écoutant ce disque, j'ai noté : Rêve. Timidité et secret de l'âme celtique. Aucun cadre à la composition, quelque chose comme le « hot jazz ». Banc d'essai pour qui se croit racé.

« THE JOB OF JOURNEYWORK » (Vieille danse traditionnelle irlandaise)

Danse comme chez nous, le même motif revient en casse-tête, avec des points de suspension à la manière de

nos gavottes. Nos danseurs peuvent attaquer sans initiation un air comme celui-là, c'est le martellement familier de nos bonnes danses (car il y a les autres).

« Regal Zonophone » MR 382

(Siamsa Gaedheal Ceilidhe Band, dirigé par Tomas Page)

IRISH MARCHES — MEDLEY, PART 1

The Butcher's March : de la vieille veine guerrière irlandaise. — *O'Neill's March* : Ton guerrier et dur ; ne donne pas envie de lever les genoux comme « Highland Laddie ». Refrain plus dansant. Exprime l'art de la guerre ; exaltation religieuse ; étrangeté musicale. Premier ordre. — *Follow me up to Carlow* : air très connu surtout des anglicisants, ce qui n'est pas une référence.

PART 2

The Jackets Green : Allure de nos sônes, balancée, rappelle « The dawning of the Day » de Thomas Moore. — *The Eagle's Whistle* : marche d'une qualité extraordinaire, d'une brutalité militaire qui demande un pas raide et des pieds frappant le sol. — *Brian Boru's March* : très dansante, rappelle « Clontarf » que nous allons voir.

« Regal Zonophone » MR 386

(The Fingal Trio : violon ; flute ; cornemuse irlandaise)

THE BATTLE OF CLONTARF

Cette marche traditionnelle, dont l'origine est fort ancienne, nous restitue la liesse guerrière du Celte du XII^e siècle. Danse des armes, Mime du combat. Mais pas le primitif nègre. Le Barbare cultivé, raffiné, restant intégralement Barbare.

Puis, la Marche Royale. Composition musicale étourdissante. Simple ligne mélodique, mais quel génie ! On se demande comment un homme a pu écrire cela.

Reprise du mime pour enchaîner avec la Marche Funèbre qui termine.

Conclusion avec retour au mime, et finale « en l'air » à la manière de chez nous.

Ce morceau, de l'avis des meilleurs juges, constitue la maitresse-pièce de l'héritage irlandais. Le jouer trois fois de suite huit jours de suite : c'est de plus en plus beau.

Celui qui a compris « Clontarf » a compris le sens que nous accordons au mot Barbare.

a) SEAN BHEAN BHOCHT

b) THE DANGER AT THE FAIR

Au verso, deux airs de danse, très à notre goût, du genre de « The Job ».

« Regal Zonophone » IZ 267

(Frank Lee's Tara Ceilidh Band)

THE SIEGE OF ENNIS

Cet air de danse traditionnel est de tous ceux qu'il m'a été donné d'entendre, le plus rempli de joie, de force et de lyrisme. Pour des décadents, il n'y a là qu'une jolie ritournelle. Nous disons que nous ne la donnerions pas pour « Noces » de Strawinsky. Car peu importe la technique, les instruments mis en œuvre, quand comme nous on veut se nourrir des accents de la race. Nous sommes à la recherche d'une sincérité perdue. Si une flute à cinq trous nous la rendait, nous la préférierions à l'orchestre symphonique de Philadelphie. Ni le génie d'un musicien russe, ni le talent d'un maestro allemand ne peuvent nous livrer les bases sensibles et instinctives de la culture que nous voulons construire. Seuls les vieux chants du peuple, de notre peuple, nous les fournissent si primitifs soient-ils. Plus tard des artistes d'envergure pourront voir le jour chez nous, s'inspirer de ces simples airs de cornemuse, pour s'élancer de cette base vers les sommets de l'art. Mais, encore une fois dire « j'aime mieux les danses de Brahms que celles d'Ennis », est une réflexion incongrue et sans esprit.

Il faut entendre « Ennis » et se laisser renaitre dans le sentiment d'une joie formidable et héroïque, non exempte de l'éternelle gentillesse celtique.

Danse pour chefs de guerre victorieux avec leurs dames de grande naissance. Délassement de princes. Tout le celtisme, mais à l'étage supérieur. On se sent presque indigne de danser ça, sans initiation, sans posséder des titres particuliers.

THE BRIDGE OF ATHLONE

Bonne vieille danse gauloise, rappelant les danses po-

pulaires de l'ancienne France. Aurait-elle une origine d'importation ? Gaie, sautillante, comme les vieux quadrilles, mais sans dignité spéciale.

Etage bourgeois ; à la portée des Français : aucune indigestion à craindre.



« *His Master's Voice* » B 3819

IRISH NATIONAL ANTHEM

(Orchestre militaire irlandais n° 1, chef : Colonel Fritz Brase)

Les grenadiers de Poméranie défilent à Phoenix Park. La « kapelle » joue du biniou, avec les petites trilles de flute et les zim-boum-boum du temps de Frédéric. Pas de l'oie immédiat. C'est écrit paraît-il avec des thèmes irlandais ; en somme musique militaire irlandaise reichswehrisée. Serait tout à fait à sa place dans le kiosque à musique de la Löwenbraü.

a) THE SOLDIER'S SONG

b) THE IRISH NATIONAL ANTHEM

L'autre face nous donne un seul et même air sous le double titre qui constitue certainement une erreur de catalogue. Il est arrivé bien des mésaventures à ce vieux thème de marche gaélique depuis qu'il a servi à un compositeur de culture anglaise pour bâtir l'air de guerre des Sinn-féiners. L'air de café concert anglais a subi l'opération de synchronisation avec le « Deutschland über alles ». Le brave colonel l'a mis au ralenti et au style cantique. Tous les bras tendus ! On attend ensuite le « Horst Wessel Lied ».

Le colonel Fritz Brase est une catastrophe pour la musique militaire irlandaise. C'est lui et non pas ses sonneurs, qui a tout à apprendre. Quelqu'un à Dublin s'en doute-t-il ?

Espérons que l'extension de l'armée allemande lui fournira un poste dans son pays.

Que ceci, de même que les disques de chants celtiques en anglais ou en français, nous fasse sauter aux yeux l'importance et la nécessité d'une profonde et intransigeante culture celtique chez ceux qui prétendent refaire une Bretagne.